



Digitized by Google

Digitized by Google





Digitized by Google

6. 28. B. 61

JUDITH

OU

SCÈNES VAUDOISES,



Par l'Abbé Paul Barone

Docteur en Théologie

CURÉ DE SAINT-GERMAIN.







PIGNEROL, 1846.

IMPRIMERIE DE G. LOBETTI-BODONI

(avec permission.)

Digitized by Google

Avis au Lecteur.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

Celui qui figure dans ce petit écrit, c'est un jeune homme tel que la société actuelle commence à en fournir; un de ces jeunes-gens aimables et laborieux, qui, sans porter le froc, ni la soutane, croient cependant que la Religion est une chose souverainement importante, et l'étudient avec amour.

Après cela, désirez-vous encore de savoir si, en vous racontant ses courses alpestres, notre voyageur est fidèle à la vérité, ou s'il vous débite des fables? J'ose vous assurer pour lui, qu'il n'a mis dans son récit que la vérité historique la plus rigoureuse pour tout ce qui tient aux opinions et aux mœurs qu'il décrit. J'ajouterai qu'il n'a pris d'autre licence que celle de grouper dans un même tableau des faits épars

Digitized by Google

et sans liaison, et des discours qui ont été tenus en divers temps et en divers lieux par différentes personnes; ce qui, comme on le voit, n'ôte rien à leur réalité. Que le lecteur soit donc bien persuadé que, quelque étranges que puissent lui paraître les préventions de certains personnages qui figurent dans ce récit, quelque incroyables que soient leurs actes de violence, pitoyables et absurdes leurs raisonnements, tout n'est malheureusement que trop réel, et il serait facile, s'il en était besoin, d'en indiquer les auteurs avec toutes les circonstances des temps et des lieux. Mais l'auteur n'a pas l'intention d'en venir à ces détails, et de fournir ainsi les documents à l'appui de son récit; car il serait contraint de démasquer par là certaines personnes qui dans le monde passent pour des modèles de vertus sociales, ce qui ne serait pas moins pénible pour lui que pour elles.


BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

CHAPITRE I.

Un Touriste dans les Vallées. Prieuré de La-Tour. Église de Pramol. Temples Vaudois. Une mort à la Voltaire. Le Prêche. Promenade pittoresque. Une voix intérieure. Origine des Vaudois. Othon IV. Ravages du temps image des ravages de l'incrédulité. Judith ou jeune bergère. Moralité des Vaudois et des Catholiques. Grandes inquiétudes de conscience. Impossibilité de les calmer dans le protestantisme. Bibliothèques populaires. Prière et grâce. Le Pape Vaudois. Tyrannie d'une conscience. Résolution de Judith. Le mutisme, première loi du Protestantisme.

Seigneur, Seigneur, tu vois son âme,
Tu sais qu'elle est pleine de foi,
Tu sais qu'un saint désir l'enflamme.

. . . .

Seigneur protége-le, donne-lui ce courage
Qui seul fait accomplir les plus hardis desseins.
Etouffe jusqu'au moindre orage
Qui pourrait couver dans son sein.

TURQUÉTY. *Hymnes Sacrées.*

Une de ces années dernières, les ardeurs de l'été furent longues et brûlantes. Épuisé de fatigues et étouffant de chaleur dans la capitale,

Digitized by Google

je quittai la ville de Turin pour aller respirer un air plus pur, plus suave et plus frais, et tout joyeux je m'acheminai du côté des Vallées Vaudoises de Luserne, de Pérouse et de Saint-Martin. J'y étais attiré tout à la fois et par je ne sais quelle vieille renommée dont jouissent ces Vallées pittoresques, et plus encore par l'amitié d'un digne Ecclésiastique qui y desservait une jolie petite paroisse catholique. Je n'en ferai pas ici l'éloge, parce que l'affection que je lui porte rendrait mes louanges suspectes, quelque modestes et réservées qu'elles puissent être. Je dirai seulement que sa conversation aussi pieuse qu'instructive, faisait passer comme l'éclair les instants que ses occupations pastorales lui permettaient de me donner. Lorsqu'il était occupé, tantôt seul ou accompagné de quelque jeune homme comme moi, je gravissais une haute montagne, tantôt je grimpais sur une de ces délicieuses collines aux gracieux contours et à l'horison immense, tantôt je m'enfonçais dans les profondeurs des Vallées, afin d'étudier la belle nature et les mœurs des habitants; car les monuments y sont très-rares.

Je vis l'établissement fondé à La-Tour (1) pour

(1) Le Prieuré de La-Tour avec une grande et belle Église, ornée de peintures à fresque du professeur

un corps de Prêtres séculiers, destinés à donner des missions dans le Diocèse de Pignerol. Je vis dans la vallée de Pérouse la nouvelle Église paroissiale de Pramol (2), qui, par l'élégance et la pureté du style ferait même honneur à une grande ville. Un peu plus haut, dans la même commune, je trouvai l'ancienne Église qui y avait été érigée vers la fin du XVII siècle, sur les instances du B. Valfré (3). Aujourd'hui cette Église tombe en ruine et est abandonnée, à cause que

Féa, et de tableaux de Biscara, Serangeli et Ayrès. L'Architecte en est le Chevalier Melano. Il fut inauguré, ainsi que l'Église, le 24 septembre 1844, par Monseigneur Charvaz, Évêque de Pignerol, en présence de S. M.

(2) Ouverte et bénie le 29 octobre 1843.

(3) En 1686, les Vaudois ayant été chassés du Piémont, on bâtit à La-Ruà de Pramol une Église paroissiale, sur les instances du B. Valfré. Mais les Vaudois y étant retournés, peu de temps après, pour les raisons énoncées par Botta *(Histoire d'Italie, liv.* XXXII*)*, les catholiques durent évacuer La-Ruà, de sorte qu'il n'y en resta pas un seul. Voilà le motif pour lequel la Paroisse fut transférée dans le bas par Monseigneur Charvaz, selon le projet qui en avait été conçu par un de ses prédécesseurs.

Digitized by Google

les habitants des hameaux voisins sont tous protestants.

Quant aux temples Vaudois, les anciens sont tout-à-fait simples et mesquins; les modernes de Saint-Jean et de Pomaret (4) sont beaucoup mieux. On lit sur la façade de ce dernier une longue inscription consacrée à la mémoire du Ministre Peyran qui jouit chez les Vaudois d'une certaine célébrité (5). L'intérieur des temples ne

(4) Alexandre, Empereur de Russie, donna 12,000 francs aux Vaudois pour la construction du temple de Pomaret.

(5) Voici l'inscription posée par M. Sims: « S. M. Joan-
» nis Rodolphi Lodovici Samuelis Peyrani, qui post
» vitam aliorum, non sui omnino studiosam, obiit
» anno 1823, ætatis suæ 72; Ecclesiæ Vallensis præs-
» byter et moderator, litteris humanis et sacris ap-
» prime doctus, nequaquam glorians nisi in cruce
» D. N. J. C.; in patriam et religionem intemerata fide
» notus; animo erga omnes benevolus: operibus in-
» genii non autem præmiis felix, ne benemeriti,
» cui vivo deerant fere omnia, deesset etiam mortuo
» tumulus, hoc tandem posito marmore, curavit alie-
» nigena. »

M. Peyran était natif des Vallées. Après avoir achevé ses études à l'Université de Genève, il revint dans sa patrie et fut nommé Pasteur de Pomaret, et ensuite Modérateur de l'église Vaudoise et non pas *Vallese*,

dit rien ni à l'imagination, ni au cœur; c'est une vaste salle, sans ornements, d'une nudité glaciale, avec quelques inscriptions funèbres tracées sur les murailles, une chaire pour le Ministre, une table et quelques rangées de bancs. Sur la voûte

comme le dit son inscription par erreur ou par malice. Il était érudit et passe chez les siens pour un bon écrivain. Sans convictions religieuses, il défendait et attaquait le Protestantisme avec une égale facilité; cependant il lui resta attaché, parce qu'il y trouvait de l'argent, des honneurs et l'indépendance. Pendant la République Subalpine, dont il a été déclaré bien-méritant, il fut membre de la Compagnie des Pasteurs à l'administration desquels furent confiés les revenus et les biens-fonds enlevés au Culte Catholique et donnés aux Vaudois *pour servir principalement à la subsistance des ministres de leur culte et des individus voués à l'instruction publique.* Lorsque le Cardinal Pacca était détenu aux Forts de Fenestrelles, Peyran lui écrivit quelques lettres qui tombèrent ensuite entre les mains de M. Sims. Celui-ci les publia sous le titre de *Nouvelles Lettres sur les Vaudois, ou Défense Historique des Vaudois.* Les dernierès années de sa vie, il eut quelques conférences en matière de religion avec Monseigneur Bigex, Évêque de Pignerol. Il implora au lit de la mort, les secours de la Religion Catholique; mais il ne fut plus possible de les obtenir, et il mourut à la Voltaire!!! Grande et terrible leçon pour ses successeurs et ses coreligionnaires!

on a représenté le Saint-Esprit sous la forme d'une colombe, et sur le dossier de la chaire, le chandelier de l'Apocalypse avec cette légende au-dessus: *Lux lucet in tenebris*, et au-dessous: *Antiquissima Valdensium insignia.*

J'assistai même un jour par curiosité à un de leurs offices, qu'on appelle *le prêche* (6). Il se compose du chant des psaumes, de la lecture de la Bible, de la récitation de quelques prières contenues dans leur Liturgie, et enfin d'un sermon, qui est la partie principale de leur culte.

Sur quelques collines je vis encore des ruines d'anciens monastères, des débris de redoutes rappelant les faits d'armes qui ensanglantèrent les Vallées pendant près de deux siècles, lors des révoltes des Vaudois contre les Princes de Savoie, leurs Souverains. Aujourd'hui tout a changé: la guerre a fait place à des occupations plus

(6) Il fut un temps où rien n'eût été alarmant pour *l'orthodoxie* Vaudoise, comme les mots de *Messe*, *Mission*, *etc.* Il n'en serait plus de même aujoud'hui s'il est vrai, comme on nous l'assure, que dans la Commune de..... où il y aurait jusqu'à quatre services religieux par dimanche, on appelle première et seconde *messe* les deux services du matin, et *mission* le dernier de l'après midi. Il y aurait vraiment progrès dans l'art de singer les catholiques.

paisibles. Les Vallées sont florissantes: des manufactures de coton, des filatures de soie, des carrières de marbres et les travaux agricoles occupent tous les bras.

C'est dans une de ces promenades solitaires que je fus témoin des *Scènes Vaudoises* que je vais raconter.

Un jour de juillet, le soleil était pâle et quelques nuages grisâtres et floconneux s'avançaient lentement sur les Vallées Vaudoises. Vers les huit heures du matin, je remontais le cours d'un torrent qui roule ses eaux écumantes dans un lit pierreux, au bas d'une petite vallée bien pittoresque. J'étais déjà fort loin. Un calme profond régnait dans les airs et invitait à la mélancolie. Je sentais naître en moi de suaves émotions à l'aspect des sites enchanteurs qui frappaient mes regards. Le pied droit sur une lourde masse de granit, contre laquelle battaient en clapotant les blanches eaux du torrent, les bras croisés sur la poitrine, je promenais autour de moi des regards enthousiastes. Puis plongé dans un profond recueillement, il me semblait entendre au fond du cœur une voix qui éclatait en sentiments d'admiration. Quelle belle nature! disait-elle; quel air pur et vivifiant! quelle fécondité dans le sol! quel arôme dans les fleurs! quelle puissance de

végétation dans ces plantes! que l'homme est industrieux! que de travaux! que d'activité! comme la nature s'embellit encore sous sa main puissante!

Cependant, un sentiment pénible vint me serrer le cœur, en pensant au malheur qui pesait sur le plus grand nombre des habitants de cette belle vallée. Depuis six siècles et demi, me disais-je à moi-même, l'esprit d'erreur et de mensogne y établit son empire désolant et funeste. L'unité de croyances, l'unité de temples, de prière et d'espérance, qui réunit si mystérieusement les hommes en une seule et grande famille, a été rompue depuis le XIII siècle, époque fatale de la naissance des hérésies Vaudoises (7). Les

(7) Relativement à *l'origine des Vaudois*, voyez l'ouvrage de Monseigneur Charvaz intitulé : *Recherches historiques sur la véritable origine des Vaudois*, où il est prouvé jusqu'à la dernière évidence que ces sectaires sont les enfants de Pierre Valdo. Au reste, si le témoignage d'un Évêque sur cette matière, vous inspire peu de confiance, vous ajouterez foi, au moins, à celui des Vaudois eux-mêmes:

Gilles, *Hist. Ecclés. des églises réformées*, chap. I., dit que, « dans ces Vallées, les Chrétiens croupissaient dans *le bourbier des superstitions* (entendez d'après lui les pratiques du culte Catholique); et que, parce

hommes se rencontrent sur les mêmes campagnes, ils s'assemblent sur les mêmes places, ils vont par les mêmes chemins, et leurs cœurs sont divisés!... Les uns révèrent ce que les autres blasphèment!... Et pourtant ils n'ignorent pas qu'avant

que Valdo *s'employa des premiers* à les en retirer, on donna le nom de *Vaudois* à ceux qui en secouèrent le joug. »

Bert, *Le livre de famille*, p. 15, dit formellement que les habitants de ces Vallées dépendaient de l'Évêque de Turin. Ils étaient donc Catholiques.

En 1580, les Vaudois représentèrent au Duc de Savoie, « que c'était chose notoire que leurs ancêtres avaient été instruits *quelques centaines d'ans* en la religion, » mais en secret, et depuis une trentaine d'années seulement à découvert. Ce qui montre qu'ils ne l'ont certainement pas été avant Valdo.

En 1599, les mêmes écrivaient à Lesdiguières: « Ce n'est pas depuis 50 ans, que ce peuple Vaudois a connu la vérité; mais, ains bien 500 ou 600 ans.» Faites le calcul et vous verrez que cela remonte à peu près au temps de Valdo.

Gilles, Peyran, Muston et compagnie ont compulsé toutes les paperasses qu'ils ont pu rencontrer pour trouver des monuments antérieurs à ceux que les Vaudois ont présentés jusqu'ici dans les Vallées; mais il leur a été impossible de remonter plus haut qu'au XII siècle.

Le premier que l'on rencontre, est un diplôme de l'Empereur Othon IV, de l'an 1209, adressé à Jean,

Pierre Valdo ils étaient nos frères en religion, tendrement unis à nous catholiques!..; ils savent que c'est à la suite de cet imposteur, qu'ils se détachèrent de l'ancien troupeau, qu'ils se séparèrent des pasteurs apostoliques, qu'ils élevèrent autel contre autel, qu'ils prêchèrent doctrine contre doctrine, et qu'ils perdirent en même temps et le nom et les avantages de la Catholicité (8)!...

Évêque de Turin, et dans lequel il lui dit: « Tibi auctoritate mandantes, ut hæreticos Valdenses, qui in Taurinensi Diœcesi zizaniam seminant.... expellas. » Donc ce n'est pas avant l'an 1209 qu'on commença à y semer cette mauvaise plante.

Je demandai un jour à un Vaudois d'une condition élevée, et d'une grande influence, pourquoi nous n'avons point de monuments historiques antérieurs à Valdo, tandis que nous en avons un grand nombre de postérieurs, qui commencent précisément à l'époque de ce Marchand Lyonnais, et qui vont en augmentant depuis lors. Il me répondit qu'il en fallait chercher la cause dans les guerres et les incendies, qui ont désolé ces Vallées!... Mais ce feu a donc été bien malin, pour en dévorer tout juste les monuments qui auraient servi à leur cause, tout en laissant subsister ceux qui leur sont contraires. Remarquons surtout que les guerres et les incendies n'ont commencé qu'après l'an 1550.

(8) Les Vaudois s'appellent aussi, eux, catholiques;

Jésus-Christ est-il donc divisé (9)? Oh! qu'ils sont dignes de compassion!... Quand luira-t-il ce beau jour, où ils reviendront avec nous à l'unité de la foi, à l'unité des mêmes sacrements, comme ils croient avec nous à l'unité d'un même Dieu (10)!

Telles étaient les graves réflexions qui avaient chassé mes douces rêveries sur la magnificence des œuvres du Créateur, et qui faisaient sur moi

mais ce n'est pas sérieusement, car si un étranger visite un de leurs villages mixtes, et qu'il leur demande *l'église catholique*, ils lui indiquent réellement *l'église catholique* et non pas leurs temples: ce qui prouve qu'ils savent très-bien qu'ils ne sont pas catholiques en réalité.

(9) I. *Épît. aux Corinth.* c. I., v. 13.

(10) Sur la façade du temple de Saint-Germain, on lisait en latin: *Unus Deus*, *unum Baptisma*, *una Fides. Ephes.* IV. Mais le plâtre étant venu à tomber précisément sur le mots *una fides*, cette partie de l'inscription avait disparu depuis bien des années, le temps produisant à-peu-près les mêmes effets sur le temple matériel que l'incrédulité dans la secte. Or, j'ai appris qu'à l'occasion du dernier Synode, tenu en 1844, on a jugé à propos de faire encore effacer les paroles *Unus Deus*, *unum Baptisma*, connaissant bien que la perte de l'unité de la foi entraînait avec elle celle de l'unité des sacrements, et même la foi en Dieu.

l'effet d'un pénible cauchemar après un rêve de bonheur, lorsqu'un roulement de tonnerre vint frapper mes oreilles. Je lève les yeux, et je vois des nuages noirs et menaçants. Je me décide à retourner sur mes pas, et je m'achemine du côté du Presbytère. J'entends un léger piétiment, un bruit confus derrière moi; je me retourne: c'était une jeune paysanne, vêtue simplement, d'une physionomie rosée et charmante, mais avec une nuance de tristesse. Elle chassait à la hâte devant elle un petit troupeau de moutons.

— Doucement, doucement!... aimable bergère, lui dis-je, en voyant son empressement.

— Ah! mon bon monsieur, répondit-elle, en ralentissant le pas et levant sur moi un regard plein de modestie, ah! mon bon monsieur, que ne puis-je voler!... Depuis de grand matin je n'ai revu ma mère!.... Il m'est si pénible, si pénible de rester quelques heures loin de ma mère, dans l'état où elle se trouve...!!! Et vous, monsieur, vous serez pris par l'orage!.... tenez, voilà un éclair, voici la pluie.

A ces mots, le tonnerre éclate, suivi d'une violente rafale de vent et de pluie.

— Monsieur, me dit la jeune fille, oserai-je vous offrir un abri chez nous; c'est à dix pas. Nous y sommes, voyez cette maison blanche.

— J'accepte volontiers, répondis-je fort curieux de connaître la mère pour laquelle les paroles touchantes de cette jeune fille avaient déjà éveillé en moi quelque sympathie.

— Ma mère, soyez-en sûr, monsieur, vous verra avec plaisir.

Je la suivis.

A la propreté de ses habillements, à son air gracieux, à son sac de travail en toile blanche porté en sautoir au moyen d'une lisière d'étoffe bleue, je la pris d'abord pour une fille Vaudoise. Cependant il me vint des doutes, en remarquant la modestie de ses yeux, et son mantien réservé et plein de pudeur, qui donnaient une nouvelle grâce à la beauté de sa personne.

Je dois avouer qu'il suffit de peu de jours d'observation sur les femmes des Vallées Vaudoises, pour s'apercevoir qu'on rencontre rarement, parmi les protestants, chez les personnes du sexe, ce fini de politesse, ces manières naïves, qu'on trouve avec tant de plaisir parmi les femmes catholiques; comme aussi cette timidité pleine de grâces, qui est le fruit de leur austère vertu, soutenue par la pratique de sacrements, et par un combat continuel contre elles-mêmes (11).

(11) A Turin et dans d'autres endroits, j'entendais dire

Digitized by Google

Cette réunion de qualités si différentes, qui me donnait des doutes sur l'origine de Judith, c'était le nom de la jeune paysanne, provenait de ce qu'elle avait reçu deux genres divers d'éducation.

des merveilles sur la moralité des Vaudois. D'après tout ce que l'on en disait, on aurait cru qu'il n'y avait parmi eux que des Xénocrates et des Susannes. Les observations que j'avais faites sur les lieux me donnèrent quelques doutes. Je cherchai, pour les éclaircir, des données statistiques. Or voici le résultat de mes recherches. Sur tel nombre donné de population catholique et protestante, les enfants illégitimes protestants, baptisés dans les Vallées, sont de six, tandis que ceux des catholiques arrivent à peine à trois. Mais cette disproportion devient bien autrement honorable pour les mœurs des catholiques, lorsqu'il s'agit *des enfants trouvés* de ces mêmes Vallées. De plus, pour l'honneur des catholiques, il faut remarquer que dans les registres paroissiaux, il arrive souvent qu'on ne peut pas indiquer, et qu'on n'indique pas du tout la religion de la mère d'un enfant naturel, ceci n'étant pas prescrit par les règlements; et cependant, dans les dépouillements que je fis, je mis à la charge des catholiques tous ceux à l'égard desquels je ne trouvai point d'indication contraire.

De telles données, je le demande maintenant, sont-elles de nature à inspirer une grande idée de la chasteté Vaudoise?.... Le lecteur peut en juger. Tout ce que j'ajouterai ici, une fois pour toutes, c'est que, si

Avant d'introduire le lecteur dans l'intérieur de la famille de Judith, pour le faire assister à des scènes frappantes, je dois lui faire connaître les diverses situations intéressantes par lesquelles cette jeune fille avait déjà passé. Je les ignorais encore au moment de ma rencontre fortuite avec elle. Je les ai apprises plus tard, et j'en dois les détails soit aux discours que j'ai entendus moi-même dans cette maison, soit aux récits circonstanciés du bon Curé chez qui je demeurais, soit surtout aux narrés touchants de Judith elle-même que j'eus occasion de revoir plus d'une fois, et toujours avec un nouveau plaisir, tant j'avais une haute idée de sa vertu et de la bonté de son caractère!

Judith, comme je l'ai dit, avait reçu deux genres d'éducation bien différents: elle était née Vaudoise, et avait d'abord été élevée comme telle.

j'ai cru devoir donner ces détails, comme j'en donnerai probablement d'autres qui pourraient déplaire à nos frères égarés, je proteste que ce n'est point pour les humilier que je l'ai fait, mais simplement, pour rétablir les droits de la vérité, dissiper des préjugés dangereux pour la bonne cause, et détruire les misérables prétextes dont ils s'étayent assez souvent pour demeurer dans l'erreur.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

Digitized by Google

C'est de là qu'elle tenait une certaine grâce et une certaine aisance dans ses manières; mais, malgré cela, dès ses premières années, elle avait été catholique de vertus et de conviction. Ses parents étaient aisés, et l'avaient envoyée assidûment à l'école Vaudoise du hameau de..., pendant plusieurs années de suite; mais grâce à la pénétration de son esprit, et à la pureté de ses intentions, elle en revenait toujours inquiète, et très-mécontente de l'enseignement religieux. Le Catéchisme Vaudois lui laissait dans l'âme un vide immense, qui lui occasionait mille réflexions pénibles, désespérantes. Elle sentait ce vide profondément. Son esprit, d'une droiture remarquable, cherchait des convinctions dans ce Catéchisme, mais n'en trouvait aucune. Tout y était obscur, nébuleux.

Combien de fois, dans l'inquiétude qui l'agitait ne s'est-elle pas écriée! — Mon Dieu! quelle est donc notre foi?... Que d'obscurité dans bien des questions des plus importantes!.... Que de doutes dans mon esprit!... Y a-t-il, ou n'y a-t-il pas un *péché originel* qui souille l'âme des enfants? — Le *Baptême* est-il nécessaire pour le salut de notre âme, ou ne l'est-il-pas? Avons-nous le droit de nous faire nous-mêmes, chacun notre religion, la Bible à la main?.... ou sommes-nous

obligés de nous en rapporter, en fait de religion, à nos pasteurs, de croire tout ce qu'ils nous enseignent et de recevoir ainsi des doctrines toutes faites....? Sur la *Sainte-Cène* que d'incertitudes encore! que d'anxiétés!... Si la Sainte-Cène n'est que du pain, simplement du pain, pourquoi demande-t-elle tant de respect? pourquoi est-ce un sacrilége..... de s'en nourrir indignement?... et si la Sainte-Cène est le vrai corps du Christ.., pourquoi dire que ce n'est que du pain?... (12). C'est ainsi qu'elle s'interrogeait elle-même sur ces difficultés et sur cent autres, dont elle cherchait en vain une solution satisfaisante dans le catéchisme des Vaudois et dans leurs autres livres religieux (13). Quelques fois elle en parlait à la

(12) «Une communion indigne est un des plus grands péchés», *Catéch. Vaudois*, sect. 32, rép. 11.—«Le Sacrement...... n'est que du pain.» Sect. 31, rep. 17. — Maintenant si vous le pouvez, mettez d'accord ces deux réponses.

(13) Leurs livres sont: *La S. Bible.* — Vers l'an 1540 les Vaudois firent traduire la Bible par Robert Olivétan, et la firent imprimer ensuite à Neuchâtel, pour la somme de 1500 écus d'or (Bèze, Gilles, Perrin.) Mais plus tard ils retouchèrent cette traduction. L'édition dont ils se servent communément est de Bâle, 1820.

Digitized by Google

Maîtresse d'école, qui ne lui donnait que des réponses vagues, contradictoires, incapables de calmer ses inquiétudes, et si elle s'en ouvrait à ses compagnes, celles-ci, au lieu de lui répondre, se moquaient d'elle. Triste, abattue, elle s'en

Ils en ont encore une autre en petit format, imprimée naguère à Londres. Ils ont de plus deux Évangiles traduits en leur dialecte Vaudois.

Le Catéchisme.— Il a pour titre : *Abrégé de l'Histoire Sainte, et du Catéchisme*, par Osterwald. Il a subi aussi dans différentes éditions de grandes variations. En 1832, M. Bert le traduisit en patois des Vallées avec le titre: *Sustanza de la Storia Sénta e dar Cataquismo de Osterwald, rendu en lenga Valdésa, par Pierre Bert, dai torchi di Moyses, Londra, 1832.* *Les Psaumes de David* en vers.

Le Livre de famille par M. Bert. C'est un sommaire de l'histoire des Vaudois et de leur religion, avec des cantiques. A la fin se trouve la *Profession de foi* de 1655, qu'on regarde comme la substance de la Bible.

La Liturgie Vaudoise.— En 1837, on commença à recueillir les différentes prières et les formulaires introduits dans les Vallées, et on les fit imprimer à Édimbourg, sous le titre de *Liturgie.* En 1842, on les réimprima à Lausanne avec des changements.

Les Synodes.— Ceux de 1833 et 1839, sont pour ainsi dire les Synodes constituants de la foi Vaudoise. Jusqu'à présent, ils circulent seulement à l'état de manuscrit.

retournait à la maison; et alors, tantôt dans un coin de sa chambre, tantôt à la campagne, à la suite de son troupeau, les yeux élevés vers le ciel, les mains jointes, posées sur ses genoux, elle pleurait toute seule, et priait Dieu de vouloir bien la consoler, et de l'éclairer de ses lumières.

Sa prière fut exaucée. Un jour, elle rencontra une femme catholique, avec laquelle elle se mit à causer. L'ayant amenée insensiblement à parler de religion,

— Dites-moi, Marie, lui demanda-t-elle, lorsque vous étiez encore jeune, l'étude de votre catéchisme ne vous donnait-elle point d'inquiétudes?

— Eh! pourquoi? lui répondit la catholique; l'étude de la religion, au contraire, console et tranquilise.

— Mais, demanda la jeune fille, lorsque vous exposez vos doutes à vos prêtres, vous satisfont-ils par des raisons claires et concluantes?

Depuis peu ils ont établi dans quelques localités des Bibliothèques populaires, où l'on retrouve sous tous les formats grand nombre de mauvaises brochures sorties des presses protestantes de Londres, de Genève, de Toulouse etc.

— Pour nous, répondit la femme, nous ne sommes guère habitués à avoir des doutes: notre catéchisme est si clair...et puis ce qu'un prêtre ou un maître catholique nous enseigne, est enseigné, nous pouvons en être sûrs, par tous les prêtres et tous les catholiques du monde. Les Curés enseignent tous le même catéchisme, qui leur est donné par l'Évêque, dont ils dépendent; et les Évêques, qui, à leur tour, dépendent tous du Pape, ont aussi tous la même foi, et la même doctrine que lui. Notre Curé nous a bien expliqué et fait comprendre comment dans notre Église on a toujours cru et enseigné la même chose, sans aucun changement, depuis les Apôtres jusqu'à nous: ce qui fait que nous avons conservé le nom de *Catholiques*, tandis que les hérétiques l'ont perdu, et ont été obligés de changer de nom en changeant de doctrine. Mais comme je ne suis qu'une pauvre femme qui n'en sait pas bien long, si vous désirez connaître à fond tout ce qui regarde cette matière, je vous conduirai chez M. le Curé; vous parlerez avec lui, et je vous promets que vous en serez satisfaite.

La jeune personne se rendit volontiers à cette invitation; mais il ne se passa pas long-temps, avant qu'on rapportât au ministre Vaudois que cette fille, accompagnée d'une femme catholique,

avait des conférences avec le Curé du village. C'en fut assez : le ministre la fit demander, et l'admonéta sévèrement, se constituant ainsi contre tout droit, comme protestant, en juge de la conduite et de la foi de cette fille.

Il lui dit que si elle ne rompait pas toutes ses relations secrètes avec le Curé, il lui refuserait la communion (14), et que si besoin était, il procéderait même à des censures plus rigoureuses.

(14) C'est un fait arrivé en 1843. Il arrive, au reste, tous les jours. Au moment même où j'écris ces mots, on vient m'apprendre que, il y a peu de jours, la *Table* avait destitué une maîtresse d'école à....., parce que'elle avait donné asyle à une personne qui voulait se faire catholique, et qu'elle permettait à ses élèves d'avoir le Catéchisme Catholique. — La *Table*, comme chacun le sait, c'est le Conseil Suprême, le régulateur du culte Vaudois. Elle est composée du Modérateur, qui en est le président, de deux autres ministres et de deux laïques. Le Synode donne à ce Conseil une grande autorité. C'est à proprement parler, le Pape des Vallées Vaudoises; mais un Pape à plusieurs têtes. N'avez-vous jamais lu la fable du Paysan qui brisa un miroir afin de ne plus y voir sa tête, et qui loin d'avoir atteint son but, se vit autant de têtes qu'il y avait de morceaux dans son miroir? Eh! bien, Lafontaine semble avoir écrit cette fable exprès pour les Vaudois.

Digitized by Google

Ces avertissements et ces censures du ministre n'ayant pu la détourner de son dessein, les parents en furent avisés. Vous dire ici tout ce qu'elle eût à souffrir de leur part, et de celle de tous les amis de la maison, serait une chose difficile et longue. Grondée, menacée, battue, maltraitée de toutes les manières, enfermée rigoureusement, on ne lui permettait même plus de sortir le dimanche, pour aller au temple. Cette pauvre fille était tyrannisée dans sa foi (15). Voilà quelle est la liberté de conscience et la liberté d'examen tant prônées par les ministres protestants; aussi Milton, grand champion de la liberté individuelle en fait de religion, les appelle-t-il « *des tyrans de conscience.* »

Mais tout cela fut inutile. Vouloir, par la violence, comprimer la foi dans un cœur, c'est vouloir piler de l'eau dans un mortier. Loin de l'y contenir, on l'en fait jaillir avec violence. Telle était la position de Judith. Dans sa retraite forcée, elle repassait dans son esprit le peu de leçons qu'elle avait reçues du Curé, et elle se raffermissait dans la résolution de connaître toujours plus en détail cette religion dont on voulait avec tant de soin lui dérober la connaissance. — Si le

(15) Ce sont des faits de tous les jours.

Catholicisme, se disait-elle, n'est qu'un dégoûtant ramassis d'erreurs, de superstitions et d'idolâtries, comme nous disent les ministres, pourquoi nous empêche-t-on de le connaître, afin de pouvoir le détester toujours davantage? Pourquoi me laisse-t-on lire tous les livres qui me passent par les mains, et ne m'ôte-t-on que ceux que M. le Curé m'a donnés? Pourquoi me permet-on de parler de tout et avec toutes sortes de personnes, excepté avec des femmes catholiques, lors même qu'elles sont vertueuses et irréprochables sous tous les rapports (16)? Quel mystère y a-t-il donc là? Qu'est-ce que tout cela signifie?

Les jeunes-gens, peu habitués encore au spectacle de la méchanceté humaine, s'indignent facilement, chaque fois qu'ils croient voir la justice outragée. Or, c'est le cas qui se présentait ici; car, on faisait violence à un sentiment dont l'empire se fait sentir puissamment sur tout cœur honnête, et principalement sur celui d'une femme: le sentiment religieux. Rien d'étonnant, par conséquent, si Judith, malgré sa bonté et l'affection qu'elle portait à ses parents, crut pouvoir songer à secouer un joug qu'elle regardait comme inique, et qui l'était réellement. Quelque

(16) Ce sont des faits de tous les jours.

Digitized by Google

rigoureuse, que fût la surveillance à laquelle elle était soumise, elle n'empêchait pas cependant ses anciennes compagnes catholiques de lui faire glisser de temps en temps dans les mains quelques livres religieux et instructifs.

Un jour, elle fut surprise avec un volume de la *Vie des Saints Martyrs.* Elle le lisait si attentivement, qu'elle n'aperçut son frère qu'au moment où il lui arrachait brusquement le volume des mains. Je ne redirai pas ici toute la colère à laquelle on s'emporta dans la famille, tous les châtiments qu'essuya cette pauvre enfant (17), toutes les larmes qu'elle versa. Prisonnière dans une petite chambre, meurtrie de coups, tout échevelée, elle se jeta sur son lit. Là, elle fut assaillie par une foule de pensées qui se succédaient plus ou moins rapidement. Mille projets se présentaient à son esprit. Elle s'y arrêtait, et les rejetait tour-à-tour, puis les rappelait pour les rejeter encore; mais dans ce ballottement d'idées et de projets, un sentiment profond de tristesse

(17) Il n'y a que peu de jours qu'un père menaça son fils de l'égorger, plutôt que de lui permettre de se faire catholique. Je voudrais pouvoir dissiper le soupçon qui pèse sur un autre père, d'avoir essayé, par le même motif, d'empoisonner son enfant.

et de désespoir dominait cette pauvre fille. Tantôt, ses larmes coulaient avec abondance, et semblaient soulager sa douleur; tantôt, ses yeux se desséchaient, et n'en rendaient son mal que plus pénible et plus cuisant.

Au milieu de ce tourbillon d'idées qui agitaient son esprit, les exemples qu'elle avait vus dans les *Vies des Saints Martyrs* se représentèrent aussi à son imagination. Elle se rappela la conduite de quelques jeunes personnes qui eurent le courage d'abandonner leurs parents, plutôt que demeurer avec eux dans une fause religion. Elle se souvint d'Abraham, à qui le Seigneur avait ordonné de quitter sa patrie et les siens, pour s'éloigner des idolâtres. Ces pensées consolaient son âme. Elle s'y arrêtait comme un voyageur harassé de fatigue s'arrête au bord d'une fontaine ombragée. Son esprit s'en laissait séduire peu-à-peu, lorsqu'enfin une sentence divine vint fixer sa détermination. Ce fut le souvenir de ces paroles du Christ dans S. Luc (18): *Celui qui n'abandone pas son père et sa mère, pour me suivre, ne peut pas être mon disciple.*

Ces paroles lui semblèrent adressées à ellemême; elle n'hésita plus. Elle saute en bas de

(18) *S. Luc*, c. XIV, v. 26.

son lit, et coupe ses couvertures en plusieurs bandes, qu'elle reunit en suite bout à bout, pour en faire une longue corde. Elle ouvre tout doucement la fenêtre, la franchit, et descend sur une galerie, qui existait sur le devant de la maison et dont la porte d'entrée était fermée à verroux. Elle jette alors les deux bouts de sa corde de chaque côté d'une petite colonne de la galerie, pour les faire pendre jusqu'à terre; elle passe sur la balustrade, prend sa corde à deux mains et se laisse glisser jusque dans la cour. Elle tire ensuite à elle un des bouts de la corde, afin de pouvoir l'emporter, et de soutraire à ses parents tout indice de sa fuite.

Au moment de l'action, le cœur lui battait fortement; mais le mouvement et le danger même lui donnaient du courage. Descendue dans la cour, seule, au milieu de la nuit, ignorant quel destin l'attendait, elle frissonna de crainte. Elle pensa à sa mère, et les larmes lui vinrent aux yeux. Mais, le premier pas était fait, il fallait avancer et achever son entreprise. Elle se met donc en marche; tremblant d'être découverte, elle traverse la cour, le pré et la vigne qui l'entourrent, se retournant de temps en temps pour jeter un dernier regard sur sa maison paternelle, et le cœur agité par les sentiments les plus contraires.

Digitized by Google

Elle enfile les sentiers les plus cachés, et avant la pointe du jour, elle arrive au presbytère. Elle jette un coup d'œil autour d'elle, pour voir s'il n'y a personne. Ne voyant rien, elle s'approche de la porte du presbytère, où elle frappe doucement.

Un moment après, une fenêtre s'ouvre au dessus d'elle, une personne y paraît. Judith, contrefaisant sa voix, lui crie aussitôt :

— Il y a un malade. Si M. le Curé voulait bien descendre au plus tôt, il ferait une grande charité.

— Le Curé n'était pas de ceux qui hésitent, lorsqu'il y a un devoir à remplir. Dans un instant, il fut à la porte. Quelle surprise pour lui! lorsqu'en l'ouvrant, il vit en sa présence pâle et tremblante, la bonne Judith, qui, sans lui dire un mot, se jette a la hâte dans la petite cour du presbytère.

Étant arrivée là, comme dans un port assuré, elle se remit un peu, et raconta brièvement à M. le Curé ce qui s'était passé. Le Curé l'écouta attentivement, sans lui donner aucun signe d'approbation, ni d'improbation; il la fit entrer dans une pièce voisine, en lui adressant quelques mots d'encouragement, et il se mit à écrire un billet;

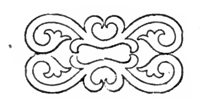
pendant qu'il le pliait et cachetait, il appela Marie, qui ne tarda pas à paraître. Celle-ci était sa servante, femme d'une âge mûr et pleine de prudence. Il lui dit aussitôt:

— Voilà Judith, qui a résolu de se faire instruire dans notre sainte religion; conduisez-la vite à la ville. Vous la présenterez, avec cette lettre, à M. le Vicaire-Général. Hâtez-vous, et prenez des sentiers détournés.

Ainsi fut fait. Il n'y avait que peu de temps que le soleil était levé, et la jeune personne était déja accueillie dans l'Hospice des catéchumènes, peut-être même avant que ses parents se fussent aperçus de sa fuite. Nous les laisserons un moment à la recherche de Judith, au milieu du chagrin et du tapage que son absence venait d'occasionner dans la maison. Ils accusèrent et maudirent tout à la fois l'Évêque, le Curé, le Ministre, le Syndic, les voisins et ceux qui demeuraient loin d'eux. Ils s'en prirent à tout le monde, et attaquèrent tout, excepté la seule chose qu'ils auraient dû accuser et condamner, c'est-à-dire, leur conduite déraisonnable, et leur injuste prétention d'avoir voulu s'opposer, par la violence, à la liberté de foi de leur enfant, liberté qui est cependant reconnue comme une

loi, et comme un droit fondamental dans le protestantisme (19).

(19) Les Synodes de 1833 et 1839 disent clairement que leur religion est fondée *uniquement* sur la Bible, et que celle-ci est *leur unique règle de foi.* Donc chaque Vaudois peut se faire catholique, sans que ni parents, ni Ministre, ni Modérateur, aient le droit de faire la moindre observation. Un mot, un signe les placent en dehors du grand principe du protestantisme, et leur font violer le droit accordé à chaque personne de se faire sa religion d'après la Bible, comme elle l'entend, et de penser comme elle veut.



Digitized by Google



CHAPITRE II.

Le Château des Princes d'Achaïe. L'Hospice des catéchumènes. Les verroux. La vraie liberté aux prises avec l'intolérance. Entrevue de Judith et de ses parents. La mère en pleurs. La voix de Dieu. Charité des Prêtres. Logique des Vaudois. Les loups imaginaires et un prétendu démon dans les Vallées. Le Prêtre et le Pasteur. L'honneur. La seule unité existante chez les Vaudois. Le vrai protestant et ses devoirs. La religion Anglicane. Avis aux Pasteurs et remède assuré contre la manie des conversions. Une faute irrémissible. Le vœu du Baptême. Toutes les religions sont-elles bonnes? Peut-on se sauver en restant protestant? Charité d'un Pasteur. Hum! hum! Tendresse filiale. Un paroxisme. Séparation.



Près du sommet de la colline, sur les flancs de laquelle s'élève en amphitéâtre la ville antique de Pignerol, existe un petit château d'assez bonne apparence, mais entouré et en partie

Digitized by Google

masqué par de vieilles maisons, autrefois ses dépendances. A voir ses murs à larges briques bien liées entr'elles, ses grandes fenêtres ogives, et une élégante frise qui représente des génies encadrés au milieu de fleurs, qui entoure les fenêtres de son gracieux bandeau et lie les deux étages comme une large ceinture, on dirait qu'il remonte à l'époque de l'architecture ogivale. Tout annonce d'ailleurs son antiquité.

La tradition vulgaire porte que ce château fut la demeure des successeurs de Thomas II de Savoie, qui, sous le titre de Princes d'Achaïe, gouvernèrent, pendant le XIII siècle et le XIV, une bonne partie du Piémont (1). On dit que plus tard il passa en propriété à une puissante famille, aujourd'hui éteinte, celle des Borsieri. Il fut ensuite transformé en Hôpital jusqu'en 1836, où l'Évêque de Pignerol y ouvrit un Hospice pour les catéchumènes.

On recueille dans cet Hospice tous les protestants, qui désirent de s'instruire dans la religion catholique, et demandent eux-mêmes d'y

(1) D'après d'anciens documents il semble qu'on peut conjecturer que c'était le palais abbatial cédé par l'Abbé de Sainte-Marie aux Princes de Savoie, avec d'autres droits seigneuriaux.

Digitized by Google

être reçus. En réalité, on désirerait y recevoir, à bras ouverts et sans distinction, tous ceux qui en font la demande; mais, certains bruits que l'on se plaît à répandre malicieusement dans les Vallées, et qui représentent l'Évêque de Pignerol comme étant à la recherche des vagabonds et des gens sans ressources, pour faire parade d'un grand nombre de conversions (2), sont cause qu'on tient de plus en plus à ne recevoir que ceux qui sont munis *de bons témoignages, et auxquels les ennemis du dehors n'ont rien à reprocher* (3). Leur admission repose donc sur une présomption fondée d'avoir été amenés là par le désir de connaître la vérité (4); cependant, il

(2) Ceci est un bruit très-commun; non seulement on le dit, mais l'on a même osé l'écrire dans deux journaux protestants : *Les Archives Evangéliques*, n° 4, 1844; et *L'Espérance*, 20 juillet, même année. Voyez la vigoureuse réponse faite à ces journaux par l'Évêque de Pignerol, dans le *Courrier des Alpes*, n° 112, 1844.

(3) S. Paul, 1[e] Ep. à Tim. c. III, v. 7; — et Ep. à Tite, c. II, v. 8.

(4) *Circulaire* du 9 Juin 1840 de Monseigneur l'Évêque de Pignerol a MM. les Curés. « Il n'y a malheureusement que trop de cas où l'intention n'est

Digitized by Google

peut bien se faire encore, malgré ces sages précautions, qu'il s'en présente quelques-uns qui ne soient guidés que par l'indifférence et l'amour des intérêts matériels, passion si puissante chez tous les hommes, et surtout chez les populations protestantes. Il est si facile de tromper les personnes même les mieux précautionnées, en simulant des intentions droites, en se couvrant du masque d'une profonde hypocrisie! Mais alors à qui la faute?

Judith avait donné des preuves si rassurantes de la sincérité de ses dispositions, qu'il ne restait pas le moindre doute à cet égard. Cependant, ses parents eurent à peine soupçonné le lieu de sa retraite, qu'ils se mirent à crier au rapt, à la violence, et à protester qu'elle y était retenue par force. Anciens, Ministres et protecteurs, tous se mirent en mouvement. On ne manqua pas

» pas droite, et même où des motifs purement hu-
» mains déterminent ces personnes à se présen-
» ter à l'Hospice.... Dans ces cas, M. le Curé doit
» les engager à faire de sérieuses réflexions pour
» concevoir un motif plus pur.» Puis, après avoir énuméré les mauvaises intentions que les postulants ont l'habitude de cacher avec plus de soin, il conclut que *l'Hospice ne peut pas et ne doit pas se prêter à de telles intentions.*

d'écrire et de se présenter aux Autorités, de prier, de menacer même, et de transformer en une affaire d'Etat un événement tout simple et tout naturel; car il n'est personne, jusqu'aux enfants mêmes, qui ignore que l'on peut sortir de l'Hospice, lorsqu'on en est mécontent, avec la même facilité qu'on y est entré. Dire le contraire, serait une calomnie des plus impudentes. La violence des catholiques envers les catéchumènes se reduit tout entière aux sages moyens qui font naître la conviction et la persuasion. C'est là un genre de violence inconnu, il est vrai, à des Ministres habitués à imposer leurs volontés et leurs doctrines à leurs ouailles, comme un sergent, à des soldats. Mais, parceque une ferme conviction religieuse paraît un mystère a beaucoup de personnes, elle ne cesse pas pour cela d'agir fortement sur ceux qui n'ont pas la sotte et déplorable habitude de regarder la religion comme une simple affaire d'intérêt, d'usage et de respect humain.

Par suite de cela, le Clergé Catholique, ne cherchant dans ses prosélytes que la persuasion intime, ne met personne sous les verroux, et il permet facilement aux parents des catéchumènes de venir s'assurer par eux-mêmes, si l'on enchaîne ceux-ci, ou si on leur fait la moindre violence ; on ne prend à cet égard d'autres

précautions que celles que l'expérience a fait juger nécessaires envers certains parents pour la tranquillité et même pour la sûreté personnelle des catéchumènes. Car, il est arrivé plus d'une fois que nos bons protestants ont montré, en fait de religion, un genre de tolérance assez rude, et même un peu dangereux; c'est au point qu'on a vu des personnes essayer de s'emparer de force de leurs proches parents, et de les arracher indignement de l'Hospice, quoique ceux-ci protestassent par leurs prières et leurs cris qu'ils voulaient y rester. (5).

Les parents de la bonne Judith, moins importuns que tant d'autres, ayant vu échouer toutes leurs réclamations et leurs protections, se contentèrent de venir essayer de gagner par des paroles l'esprit de cette jeune fille. Ils se présentèrent à l'Hospice: c'était la mère avec les deux fils. Introduits dans un petit salon au rez-de-chaussé, la bonne vieille s'assit en attendant l'arrivée de Judith; l'un des frères, fronçant les sourcils, surnois, rêveur, se promenait impatiemment dans toute la longueur du parloir; l'autre moins résolu, plus calme, se tenait droit à côté de sa mère.

(5) Ce fait est arrivé en 1843.

Quelques moments après, arrive une Religieuse avec la jeune fille. Judith voyant sa mère :

— Ah ! ma mère, ma mère ! s'écria-t-elle, en se précipitant à ses pieds, les mains sur sa figure et la tête sur les genoux de sa mère, pardon de vous avoir ainsi quittée sans rien dire ! pardon ! ma chère mère ! pardon !

Les parents qui ne s'attendaient pas à un pareil exorde, et qui ne pouvaient encore en comprendre toute la signification, restèrent un instant muets, se regardant les uns les autres. Ce silence ne fut rompu que par les sanglots de la mère et de la fille. Un de ses frères lui dit alors (6) :

— Tu te repens donc Judith ? Eh ! en vérité, sont-ce là des plaisanteries à faire ?... Mais, au moins, tu t'en repens, c'est bon. Viens donc, viens avec nous, et ne fais plus de sottises !...

— Cependant la mère attendrie la soulève et l'embrasse tendrement ; et Judith ne s'arrache de ses bras que pour repondre à son frère :

(6) Je préviens le lecteur une fois pour toutes, que les discours qui sont rapportés dans ce chapitre et dans les deux suivants, ne sont point imaginaires ; ils sont sortis de la bouche de différents protestants dans mille circonstances. On peut même dire que ce sont des choses qui se répètent si souvent, qu'il est inutile d'indiquer un temps plutôt qu'un autre.

— Ah! que dis-tu Jean? m'en aller!...; c'est vrai que le cœur me saigne, lorsque je pense au chagrin que vous avez dû éprouver à mon occasion. Oh! oui, je souffre d'être séparée de vous, ma bonne mère!....; mais pourtant, j'ai dû agir ainsi.

— Ah! malheureuse! serais-tu encore?... Ici, la mère commença à repousser Judith avec un air sévère.

— Voudrais-tu continuer!..., reprit-elle; mais les pleurs étouffent sa voix. Alors Judith, les yeux humides de larmes, une douce sérénité sur le front nuancée par un peu de tristesse, reprend la parole sur le ton le plus touchant et le plus respectueux.

— Ah! Ma mère, je vous en conjure, ne vous chagrinez pas à cause de moi. Ici, soyez en sûre, votre fille est entre bonnes mains: Ces Religieuses ont tant de bontés, tant de bontés pour nous autres, pauvres petites!... Monsieur le Recteur, ensuite, est un trésor pour cette maison. Je suis tout-à-fait bien ici.... Mais vous pleurez encore, ma mère! vous pleurez!

Les mères qui connaissent la puissance magique qu'exercent sur elles les larmes et les caresses affectueuses de leurs enfants, n'auront pas de peine à comprendre toute l'émotion que

dut éprouver la mère de Judith. Elle était montée à l'Hospice toute furieuse, et méditant mille reproches amers contre la fugitive. Maintenant qu'elle la voit devant elle, sa tendresse étouffe sa colère; tous ses reproches expirent sur ses lèvres maternelles, et se changent en sanglots.

Il n'en était point ainsi des frères. Moins sensibles comme hommes, et n'étant que frères, ils éprouvaient, en ce moment, plus de dépit que de tendresse. Ils l'apostrophèrent ainsi:

— Ah! sotte que tu es, qu'espères-tu de ces Messieurs? quel avantage penses-tu retirer pour toi ou pour les tiens, de cette belle échappée que tu viens de faire?

— Quel avantage, reprit Judith?... Aucun dans ce monde: je pense à mon âme.

— Tout cela n'est que du bavardage, répondit son frère Jean, en l'interrompant. Votre âme, à vous autres renégates, c'est l'espoir que vous avez que ces Messieurs vous procurent je ne sais quoi; mais, ce que je sais c'est que, une fois que tu seras catholique, ils ne te regarderont plus. Alors si tu as besoin de quelque chose!...

— Mais, pauvre Jean, tu me ferais perdre patience. Je te parle de l'âme, et toi, tu reviens toujours sur les avantages de ce monde. Non, non, crois-le bien, je n'y pense pas du tout.

Digitized by Google

— A quoi penses-tu donc?

— Je pense à une chose bien grave : c'est qu'au jour du jugement, le Seigneur me demandera si j'ai fait tout mon possible pour connaître et suivre sa loi; et malheur à nous si par une coupable négligence nous sommes restés dans l'erreur! « *A quoi servirait-il d'avoir gagné le monde entier, si nous venions à perdre notre âme* (7)? » Tiens, lors même que je devrais mourir de misère, je mourrais contente d'avoir obéi à la voix du Seigneur qui m'appelle au catholicisme. Est-ce que les Apôtres aussi n'ont pas tout abandonné pour suivre Jésus-Christ? Au reste j'ai confiance en la providence de Dieu, et je ne désespère pas comme vous autres de la charité des catholiques.

— Pas tant d'histoires, allons; quand tu connaîtras mieux le monde tu ne parleras pas ainsi. Comment? tu serais assez folle pour attendre la charité de la part de ceux qui ne peuvent s'empêcher de nous haïr! Le cœur des Prêtres à l'égard les Vaudois et de ceux qui l'ont été, est noir comme leur soutane. Je sais ce qu'il en est, moi, des Prêtres!...

C'est ainsi que reprenait Jean, ne s'attachant,

(7) S. Math. c. XVI, 26.

comme on le voit, qu'à ce qui était tout-à-fait secondaire dans la réponse de sa sœur. Cette manière de raisonner tenait, sans doute, ou à ce que ce dévouement sans bornes à la vérité lui paraissait une chimère, ou à ce qu'il jugeait prudent, comme cela se pratique communément chez les Vaudois, de passer sur les raisons qui n'admettent pas de réplique, plutôt que de dire des sottises.

Judith n'était pas dans le même cas. Comme elle ne manquait pas de bonnes raisons, elle poursuivit ainsi:

— Comment pouvez-vous savoir si les Prêtres catholiques ont de la charité, ou non, vous qui ne les connaissez que par ce que certaines gens vous débitent sur leur compte. Moi aussi, lorsque j'étais prévenue par les calomnies que les nôtres se plaisent à répandre contre les Prêtres, je croyais, comme vous, qu'ils étaient tout autant de loups avides de nous dévorer; mais il faut les connaître de près, pour pouvoir les juger convenablement. Oh! je puis vous le dire, moi, si vous étiez dans le cas, vous les trouveriez bien différents. Autant de Prêtres j'ai connus, autant j'en ai trouvés pleins de la plus grande bonté. L'Évêque lui même, l'Évêque, qui, si l'on croyait tout ce qu'on en dit, devrait être envers

nous un vrai démon incarné, vient souvent dans cette maison. Eh! bien! il faut voir avec quelle grâce et quelle bonté il parle avec nous tous. C'est un père affectueux au milieu de ses enfants.

— Oh! oh! reprit Jean avec hauteur, on voit souvent des Prêtres, et l'on entend dire sur leur compte des choses qui montrent qu'ils ne sont pas tous des saints.

— Je veux le croire, reprit Judith; mais moi, je n'en ai pas rencontré de mauvais; au reste, ils sont hommes aussi, eux. Mais, et nos Pasteurs, sont-ils tous des saints?... Hors du temple qu'est-ce qu'on en dit!... Au reste, il ne s'agit pas ici de voir si quelques Prêtres peuvent manquer à leur devoir, mais bien, de savoir si c'est une maxime, chez les Prêtres catholiques, de haïr les Vaudois. Or sur ce point, je puis assurer, par expérience, que tu te trompes étrangement. Ils nous aiment beaucoup plus que nous ne les aimons.

Jusqu'ici, la mère, toujours plongée dans les angoisses, n'avait pu proférer que quelques paroles interrompues; mais, à ce moment, passant son tablier sur ses yeux rougis par les larmes, elle s'écria:

— Ce ne sont que des excuses, Judith, oui, de pures excuses! en attendant, le bel honneur que tu as fait à notre famille!

Et Jean, s'emparant de la raison que sa Mère venait de mettre en avant, poursuivit :

— Le bel honneur!... le bel honneur!... en vérité, c'est charmant!... Jusqu'à présent, grâce à notre prudence, personne n'a jamais pu dire sur notre compte la moindre chose. Nous étions une famille honorable, et maintenant, écervelée que tu es, nous sommes les frères d'une renégate!... Oh! les vilaines grimaces que je me vois faire par ceux qui me rencontrent! Il me semble que tout le monde me montre au doigt en disant : Voilà ce badaud qui n'a pas su apprendre à vivre à sa folle de sœur! En vérité, je crois alors avoir sur la tête les cornes du diable.

Si les louanges et le blâme n'étaient jamais répartis dans ce monde que d'après les règles de la plus grande équité, il est certain que le raisonnement du frère de Judith aurait été tout puissant; car les Vaudois, qui ne s'accordent sur rien, en fait de croyances, s'entendent admirablement quand il s'agit de déverser le blâme et le mépris sur ceux qui embrassent la religion catholique. Mais, par malheur pour eux, leurs louanges et leurs sarcasmes ont aujourd'hui autant de valeur que les promesses des débiteurs et les compliments de cérémonie. Ce n'était donc pas chose déraisonnable de la part de Judith, de

vouloir connaître si le blâme que l'on faisait peser sur elle, était fondé sur des motifs plausibles. Aussi, pleine de courage et de timidité tout à la fois, elle demanda à son frère :

— En somme, quel mal ai-je donc fait pour être blâmée ?

Cette demande était toute naturelle ; et cependant, le frère ne se l'était jamais faite, semblable en cela à la plupart des Vaudois qui, sans s'inquiéter de savoir s'ils ont des motifs suffisants, blâment durement ceux qui se convertissent, parce que c'est l'usage de les blâmer. C'est pour cela que le frère de Judith, dont la question avait été changée par l'interrogation paisible de sa sœur, se voyant obligé de prouver non pas que les Vaudois blâment la résolution qu'elle a prise, mais qu'ils ont des raisons plausibles de la blâmer, éprouva une surprise d'autant plus pénible qu'il s'y était moins attendu. Ne trouvant dans sa tête aucune réponse satisfaisante à la question de sa sœur, à défaut de mieux, il se fâcha.

En réalité, quelle raison convenable aurait-il pu apporter pour justifier l'idée de déshonneur que les Vaudois attachent à une abjuration ? Un protestant, de quelque secte ou de quelque couleur qu'il soit, non seulement peut, mais encore

Digitized by Google

doit se rendre compte de sa foi (8); c'est-à-dire que, la Bible étant la seule autorité irrécusable pour lui (9), il doit étudier dans la Bible quel est, de tous les cultes chrétiens, celui qui lui paraît le plus raisonnable. Après avoir fait tout cela par lui-même, et sans être obligé de croire le Ministre plus que le Prêtre ou tout autre docteur, il peut choisir, comme bon lui semble, la secte qui lui convient le mieux. Il peut passer, selon que sa tête le lui dit, de la croyance de *Valdo* à celle de *Calvin*; de la croyance de *Calvin* à celle de *Luther*; se faire ensuite *momier*, et même *catholique*, si cela lui fait plaisir. Il peut, en un mot, faire tout ce qu'il jugera convenable, sans que personne au monde ait le droit de lui dire: prends garde à ce que tu fais; viens ici, ne va pas là; crois ceci, rejette cela; Saint Paul lui ayant dit dans l'Écriture: *Observez toute chose, et choisissez ensuite ce qui vous semble le mieux.* (10).

(8) *Catéchisme Vaudois*, section XXXIII, rép. 1re: « Il faut qu'ils se rendent raison de leur foi. »

(9) *Synode* de 1839, §. I: « L'Église évangélique des « Vallées du Piémont reçoit pour unique règle de « foi les doctrines contenues dans l'Ancien et le Nou- « veau Testament. »

(10) Thessal: V, 21.

Pourvu que le protestant ne renonce pas au Christ et à la Bible, peu importe de quelle manière il interprète l'Écriture, il a toujours raison, et d'après un tel principe il se croit toujours un homme estimable et un bon chrétien.

Il y a plus: *Le Livre de famille* demande même beaucoup moins pour qu'un protestant puisse s'honorer du titre de chrétien respectable. « Il « suffit de croire, 1° à l'existence de Dieu; 2° à « la chûte de l'homme; 3° à la venue du Messie; « 4° à la nécessité de la révélation; 5° à la né- « cessité d'un renouvellement spirituel (11).» Pour le surplus qu'on croie ce qu'on voudra, ou qu'on ne croie plus à rien autre, peu importe. D'après cela, quels reproches les Vaudois pourraient-ils donc adresser à celui d'entre eux qui se serait fait aider par le Curé ou par le Recteur de

(11) *Livre de famille*, par M. Bert, p. 57. Hors de ces cinq points (notés dans le texte, et crus explicitement par les Catholiques, mieux encore que par les Vaudois), *tout le reste*, dit Bert, *n'est pas d'une importance absolue.... On ne doit pas se condamner réciproquement*, *si l'on ne tombe pas d'accord.* S'il en est ainsi, pourquoi donc condamner ceux qui se sont faits catholiques, parce qu'ils ne sont pas d'accord avec leurs anciens frères en religion, et qu'ils les ont abandonnés?

l'Hospice des Catéchumènes, pour interpréter sa Bible? Quel droit auraient-ils de le blâmer, si, après s'être convaincu, il lui prend envie d'abjurer ce qu'il croit faux, pour embrasser ce qu'il croit vrai? En se faisant catholique, renonce-t-il à quelqu'un des cinq articles voulus par M. Bert, pour qu'une personne soit estimable, très-estimable et très-bonne chrétienne? Quel Ministre ou quel Pasteur a jamais eu le droit d'imposer telle foi aux protestants, ou de les forcer à professer, dans la secte Vaudoise, ce qui leur semble faux, erronné et justement condamné par les catholiques? Ce serait là quelque chose de vraiment incroyable, si ce n'était un fait de chaque jour. Eh quoi! dans toutes les sciences, et dans toutes les professions, il est beau et louable de chercher la vérité et de la suivre, lorsqu'on l'a trouvée; et cela même sera honteux, lorsqu'il s'agit de religion!... et honteux à tel point que, si un honnête homme, lisant les livres mêmes qui lui sont remis par les Ministres ou par ses parents, s'aperçoit que la vérité est dans l'Église catholique, il ne pourra pas l'embrasser, sans s'attirer la haine, le mépris, l'animadversion de tout le pays! Et ces choses se passent, dans le dix-neuvième siècle, dans les Vallées Vaudoises! et il faut les voir chez les gens qui font

sonner le plus haut les beaux mots de tolérance et de liberté en matière de foi!

Tout ceci servira à faire comprendre combien dut paraître fâcheuse au frère de Judith cette question si simple de sa sœur: *Quel mal ai-je donc fait pour être blâmée?* Il ne put y répondre qu'en disant que tous ceux qui abjurent, sont des fous et des gens méprisables. Il ne remarquait pas que, par cette réponse, il faisait une injure solennelle aux nations hétérodoxes les plus civilisées, parmi lesquelles on remarque une tendance très-prononcée vers l'Église catholique, tendance d'autant plus grande qu'elles sont plus avancées dans la civilisation. Lorsque les Ministres Vaudois, épouvantés des progrès que fait chaque jour le catholicisme en Angleterre, invitaient naguère à prier Dieu dans les temples des Vallées, *pour la conservation de l'Église Anglicane*, voulaient-ils faire croire, par hasard, que la folie et la lâcheté sont devenues un mal épidémique dans le florissant Royaume Britanique? Eh! bien, mes bons Pasteurs, je vais vous enseigner, si vous le voulez, un remède assuré contre la contagieuse folie de vouloir se faire catholique: retenez vos brebis dans l'ignorance, repaissez-les des fables les plus ineptes contre le Clergé et le Culte catholique, comme dans l'ardeur de votre

zèle vous l'avez fait jusqu'à présent; parceque, si jamais les esprits commencent à voir les choses comme elles sont en réalité, c'en est fait de vous, le vertige s'emparera de votre troupeau, et les brebis s'échapperont du bercail, sans qu'il vous reste un moyen quelconque de les retenir. Vous vous fâchez, en entendant ces vérites! C'est ainsi que se fâchait aussi le frère de Judith. Et qui sait à quels excès il se serait emporté, s'il n'avait été retenu par une autre voix qui vint se mêler à la conversation!

Nous avons dit que la mère de Judith était accompagnée de ses deux fils, lorsqu'elle vint la visiter. L'un d'eux, nommé Thomas, était resté debout, immobile et silencieux à côté de sa mère, pendant la conversation que nous venons de rapporter. Seulement, à chaque parole incivile et déplacée que proférait Jean, et que nous avons volontiers passée sous silence, il se pinçait les lèvres et secouait la tête, comme s'il avait voulu dire: *Ce n'est pas avec du vinaigre qu'on prend les mouches.* Si Thomas n'était pas moins bon protestant que son frère, il était pourtant plus loyal et plus judicieux. C'était une de ces âmes naturellement bonnes, qui trompées par de sottes préventions dès le berceau, et arrêtées par des raisons apparentes et par un faux respect envers

leurs ancêtres, dorment tranquilles dans l'erreur avec une espèce de bonne foi. Puisse cette espèce de bonne foi diminuer devant Dieu la grave faute de leur infidélité !

A son tour, Thomas voulut donc aussi produire ses raisons, qu'il croyait plus justes et plus solides. Après avoir fait taire son frère Jean, il s'adressa tout doucement à Judith :

— Ma sœur, lui dit-il, tu demandes quel mal il y a de changer de religion ? tu devrais savoir que c'est la plus grande des fautes qu'un homme puisse commettre ; c'est *l'unique faute que Dieu ne pardonne jamais.*

— Et pourquoi ? demanda Judith.

— Parce que celui qui trahit Dieu, en est abandonné. Celui qui trahit Dieu, est un homme sans conscience, capable de trahir ses parents, ses amis, et de commettre les plus grands crimes.

— Dieu me préserve de le trahir jamais ! Je ne l'abandonne pas, en me faisant catholique ; au contraire, de cette manière j'obéirai beaucoup mieux à sa voix, puisqu'il me fait connaître que les protestants ne suivent pas toute sa loi, telle qu'elle est contenue dans les Évangiles.

— Mais, pauvre enfant, parler ainsi, c'est faire tort à nos pieux ancêtres, et dire qu'ils n'ont pas été dans la vraie foi. Veux-tu donc en savoir plus qu'eux ?

Digitized by Google

— Je suis une pauvre ignorante, et je souffre en entendant dire aux catholiques que nous sommes dans une mauvaise voie. Oui, je te l'avoue, mon cher Thomas, la pensée que tous les catholiques nous regardent, nous autres protestants, comme perdus, me fait dresser les cheveux à la tête, et bouleverse ma conscience. Mais cependant ils ont raison. C'est ce qui fait qu'ils parlent haut et clair. Je ne te rapporterai pas ici les preuves sans nombre qui établissent invinciblement la vérité de la foi catholique et la fausseté de la foi protestante; le temps ne me le permet pas. Je ne veux t'exposer maintenant qu'un fait, mais le fait le plus évident, le plus frappant: Les catholiques ne sont pas en petit nombre, comme tu le sais; ils comptent des millions et des millions de plus que nous. Et certes! il serait bien étrange que, parmi tant de millions d'hommes, il ne s'en trouvât pas quelques-uns qui eussent la tête sur les épaules, aussi bien que nous, et qui eussent autant d'esprit qu'en ont pu avoir nos bons vieux!

— Mais, qui t'a dit que les catholiques étaient tant de millions de plus que nous? demanda alors Thomas.

La Religieuse, qui était demeurée simple spectatrice, pendant qu'on ne mettait en avant que des difficultés qu'on pouvait résoudre avec le

simple bon sens, voyant arriver des questions de statistique, crut devoir venir en aide à notre catéchumène. Elle répondit donc: — C'est moi qui le lui ai dit, parce que c'est la pure vérité. Les catholiques sont près de cent quarante millions, pendant que vous autres, Vaudois, vous n'êtes que vingt mille, ou à peu près.

— Mais, toutes les églises protestantes réunies ensemble...? reprit Thomas.

La Religieuse lui répondit:

— Tous les protestants réunis ensemble feraient à peine soixante deux millions (12), sans compter que c'est déjà trop de condescendance et de générosité de ma part, que de réunir tous les protestants dans un même faisceau. Les sectes dissidentes, en effet, sont si nombreuses et si opposées entre elles, qu'elles n'ont de commun que le nom.

— Cela peut être, ce sera comme vous le dites, reprit Thomas; mais, avec cela, il ne nous est pas permis de changer de religion, sans être parjure, parce que nous avons fait vœu, et que nous avons promis, sous la foi du serment, de ne jamais en changer.

(12) Dans ces chiffres, j'ai suivi la Statistique de Balbi. Voyez sa *Géographie*, *principes généraux*, chap. XIII, édit. de Paris, 1838.

A cela Judith se hâta de répondre:

— Oh! pour ceci, ce n'est pas vrai: ni vous, ni moi, ni aucun Vaudois, n'avons jamais fait un pareil vœu.

— Comment! s'écria son frère avec surprise, nous n'avons jamais fait un pareil vœu! Lorsque nous fûmes admis à la première communion, ne l'avons-nous pas fait alors?

— Mon cher Thomas, point du tout. C'est là, vois-tu, un des mille vieux mensonges des Ministres pour nous retenir dans l'erreur, et nous perdre à jamais.

Dans la cérémonie que les Vaudois, parodiant notre sacrement de confirmation, appellent *confirmation du vœu du Baptême*, et qu'ils font avant la première communion, les Ministres exigent de leurs soi-disants catéchumènes « la promesse de vivre et de mourir dans la religion chrétienne.» Ceci, comme chacun le voit, n'empêche nullement de se faire catholique; car, pour ne rien dire de plus, les catholiques, grâces à Dieu, sont chrétiens pour le moins autant que les Vaudois. Mais les Ministres, abusant de l'ignorance et de la crédulité de leurs ouailles, leur donnent à entendre que, en confirmant *le vœu du Baptême*, elles ont juré de ne jamais abandonner la secte Vaudoise, et qu'en conséquence celui qui se fait catholique

est un impie et un parjure. C'est étonnant de voir combien une pareille sottise est enracinée profondément dans l'esprit des Vaudois. Aussi Judith, malgré tous ses efforts, ne put-elle parvenir à l'arracher de la tête de son frère Thomas, bien que celui-ci eût d'ailleurs une idée assez avantageuse de son savoir. C'est envain qu'elle lui disait :

— Regarde le Catéchisme ; il ne dit pas autre chose, si ce n'est que ce *vœu* nous oblige *à vivre et à mourir dans la religion chrétienne* (13). Vois la Liturgie elle-même, qui est le livre dont on se sert quand on nous fait confirmer *le vœu du Baptême* ; hé bien ! elle ne nous fait pas promettre autre chose, si ce n'est « d'être per- « suadé de la vérité de la religion chrétienne, « au point d'être prêt à tout souffrir plutôt que « d'en abandonner la profession (14). » Si je voulais me faire Turque ou Juive, oh ! alors ce

(13) « Ce vœu nous engage à vivre et à mourir dans la profession de la religion chrétienne. » Sect. XXXIII, rép. 4.

(14) *Liturgie*, p. 73, Ce formulaire, comme beaucoup d'autres de la Liturgie, se trouve aussi imprimé avant et après *Les Psaumes de David en vers.*

serait tout autre chose, et tu aurais raison; mais en me tournant vers l'Église catholique, je ne renonce pas au christianisme, et je ne viole nullement le serment que j'ai fait de ne jamais abandonner la religion chrétienne.

Judith avait beau répéter ce raisonnement, cela ne servait de rien. Thomas, sans lâcher pied, se cramponnait à son grand principe, et revenait toujours à son idée favorite que celui qui change de religion, renie sa foi et se parjure.

Jean qui faisait profession d'être un habile laboureur, mais qui ne se regardait pas comme un fort théologien, avait été jusqu'alors sur les braises.

— Au diable votre Liturgie et toutes vos sornettes, dit-il à Judith; pour les caquetages de quelques mauvaises femmes catholiques, tu ruines notre maison; et voilà ce qui me dépite. Qu'avez-vous besoin de vous échauffer la bile pour des affaires de religion? Toutes les religions ne sont-elles pas bonnes, pourvu qu'on vive en honnête homme?

— Très-bien!... répondit ironiquement Judith; tu es donc d'avis que toutes les religions sont bonnes?

— Toutes bonnes, très-bonnes, continua Jean, en appuyant sur les mots.

— Pourvu qu'elles soient chrétiennes, ajoutèrent, en forme de correctif, deux autres voix, celles de Thomas et de la mère.

Judith continua: — très-bien. Or, dites-moi, si vous deviez aller dans un pays inconnu, et qu'après avoir demandé quel en est le chemin, quelques-uns en petit nombre vous répondissent: passez où vous voudrez, à droite, à gauche, peu importe, tous les chemins sont bons; et que d'autres, plus nombreux, vous dissent au contraire: non, non, passez à droite, parce que les autres chemins vous égareront; dans ce cas, quel chemin choisiriez-vous?

— La droite, cela va sans dire, répondirent-ils tous; mais qu'est-ce que tu veux dire par-là?

— Je veux dire, continua la jeune fille, que les Vaudois croient que toutes les religions offrent une voie assurée pour le salut; toutes, et par conséquent même la religion catholique. Les catholiques, au contraire, assurent que la bonne voie, la voie sûre, ne se trouve que dans leur Église; donc, la sagesse et la prudence exigent que nous choisissions la religion catholique, comme étant celle qui, de l'aveu de tout le monde, ne peut pas nous égarer.

Il est certain que l'on pourrait apporter, sur ce sujet, des raisons bien plus fortes et plus

profondes (15); mais celles-ci, tirées de comparaisons qui rendent, pour ainsi dire, palpables les raisons spéculatives, sont puissantes sur les esprits vulgaires. C'est pour cela que les deux frères

(15) Elles sont exposées avec autant de clarté que de précision dans le *Guide du catéchumène Vaudois.* Consultez aussi les *Considérations sur le Protestantisme*; Pignerol, Ghighetti, 1844. — Ces deux ouvrages de l'Évêque de Pignerol font un cours complet de religion, et mettent à la portée de toutes les intelligences les questions les plus difficiles et les plus importantes. Aucun protestant de bonne foi ne peut les lire, sans être convaincu que *la religion catholique seule* est la véritable religion enseignée par J. C. et les Apôtres, et sans être forcé de dire: *point de salut pour moi, tant que je resterai protestant; ainsi, adieu Pasteurs, je me fais catholique; car, avant tout, je veux me sauver.* Les Ministres ont compris que la lecture de ces ouvrages leur ravirait les populations; aussi la défendent-ils sévèrement, et malheur au pauvre Vaudois qui serait surpris avec un de ces volumes à la main! Voilà toujours la *belle liberté de conscience* qu'ils laissent à leurs ouailles!.

C'est donc avec raison qu'un fameux protestant, M. Uhlich, *chef des Amis des lumières*, s'élève contre la *tyrannie* des Ministres qui ont fait et font encore de l'église la *sentine de toutes les erreurs*: « Luther, » dit-il, avait *protesté* contre toute puissance qui » restreignait la liberté chrétienne. Ses successeurs

de Judith frappés de l'évidence et de la vérité de ses paroles, restèrent un moment étonnés et muets, l'œil fixe, le front baissé et soucieux; puis les sots préjugés, les préventions injustes et ridicules reprenant le dessus sur le bon sens naturel un moment réveillé, branlant la tête avec dédain, comme un homme qui se débat contre lui-même, de peur que sa raison ne l'oblige à embrasser ce que son cœur rejette. La mère alors rompit le silence:

— Si notre religion, dit-elle, n'est pas aussi bonne que celle des papistes, ce n'est pas notre faute; c'était à nos aïeux d'y penser!... et puis.., et puis, s'il en était ainsi, le Bon Dieu ne permettrait qu'il vînt au monde tant de Vaudois.

— Ma Mère, répondit Judith, vous dites-là deux choses qui m'ont bien donné à penser à moi-même, pendant long temps; je me reposais quasi sur cette idée-là, dans les commencements,

» lui ont été infidèles, et les livres Symboliques... » sont devenus des chaînes avec lesquelles on tente » de lier l'esprit humain au XIX siècle. Nous protes- « tons à notre tour contre cette nouvelle puissance » tyrannique, et nous réclamons l'héritage de la li- » berté évangélique. » *Le Petit livre du règne de Dieu dédié à tous les chrétiens libres;* Magdebourg, 1845.

Digitized by Google

après de vives inquiétudes; il me semblait que ça me soulageait un peu. C'est ce qui me trottait le plus souvent dans la tête. Mais maintenant que j'ai bien réfléchi, bien examiné, je vois clair comme le jour que ça ne prouve rien, non rien, dans toute la force du mot: rien. Tenez, ma mère, c'est si évident et si simple, que je vais vous le faire toucher au doigt: si nos pères ont eu tort de nous élever dans cette religion, comme c'est très-vrai, cela ne veut pas dire que nous ne devions pas l'abandonner, si elle est fausse, comme elle l'est réellement. Si vos parents vous avaient jetée dans le feu, n'auriez-vous pas fait tous vos efforts pour en sortir?

— Oh! pour ceci, oui, dit la mère.

— Eh! bien, poursuivit Judith, c'est la même chose absolument, en fait de religion, si elle est fausse. Quant à ce que vous dites ensuite que, si notre religion était fausse, Dieu ne permettrait pas que nous y fussions nés, cette raison serait bonne aussi, alors, pour les Turcs, les Juifs et les Païens, c'est-à-dire, pour tous ceux qui ne croient pas en Jésus-Christ; maintenant croyez-vous que Dieu mette en paradis les Turcs, les Juifs, les Païens, aussi bien que les Chrétiens, sur le seul prétexte qu'ils sont nés Juifs, Turcs ou Païens?

Digitized by Google

Plus les raisons apportées par Judith étaient fortes et précises, plus son frère Jean en était irrité.

— C'est bon, cria-t-il d'une voix sèche et rude, c'est assez jasé; nous sommes venus pour te ramener à la maison, et non point pour bavarder ici avec toi, sur des choses qui n'ont ni rime, ni raison. En t'obstinant à rester ici, tu fais un tort immense à la famille. Bientôt il nous faudra payer cette dette que tu connais aussi bien que nous. Nous avons déjà été assignés. Monsieur le Ministre m'avait bien promis de nous prêter l'argent qu'il faut pour cette affaire; mais hier, en lui demandant ce service, il m'a répondu nettement qu'il ne me prêterait cette somme qu'après que je t'aurais ramenée à la maison. Vois-tu, malheureuse que tu es! ce qui m'arrive? vois-tu la belle figure que tu me fais faire avec tes sottises et tes caprices?.... Et qui sait encore comment tout ça finira!... La justice montera chez-nous; notre mobilier sera vendu à l'encan; après ça, on attaquera nos biens..., et nous et notre mère, réduits à la misère, nous irons, besace sur l'épaule, mendier notre pain de porte en porte, comme des gueux!... car, grâce à toi, maudite fille, nous ne trouverions plus un chien, oui un chien, dans les Vallées, qui

voulût nous donner du secours.... Hum!... hum!... je ne sais ce qui me retient!.... car je t'étranglerais!... Nous, jusqu'à présent à l'aise, et désormais gueuser notre pain! Ah! gredine!...

La virulence de ces emportements était encore augmentée par les larmes abondantes de la mère et par le morne silence de Thomas. Judith accablée par un tableau aussi désespérant, étourdie par des paroles aussi écrasantes, les mains sur son visage, s'écria avec un profond accent de douleur: — Ah! malheureuse!... Mon Dieu!... A mon secours!... Puis elle pleura amèrement.

S'étant enfin remise un peu de son abattement, elle essuie ses larmes et reprend un air calme et serein, comme si une heureuse inspiration lui était venue à l'esprit. A l'instant elle se jette aux pieds de ses parents, les mains jointes, et leur dit avec un accent inexprimable:

— Mille pardons, mes chers parents, mille pardons de tous les embarras, de tous les ennuis que j'ai pu vous causer, sans le vouloir!... Pardonnez-moi, comme je pardonne a ceux qui vous haïssent et vous abandonnent bien injustement. Vous le savez; je vous l'ai déjà dit, je n'ai fait qu'une chose que j'avais droit de faire...; mais, de grâce, consolez-vous! Il y a un remède..... au malheur qui vous menace. La dette n'est pas

si grande qu'il faille vendre vos terres. Pour la payer, presque en entier, il suffit de la somme que mon oncle Thomé a entre les mains. Elle est à moi; c'est ma pauvre tante qui me l'a laissée. Maintenant, David ne voudra plus m'épouser; au lieu de la lui donner pour dot, je vous la cède; payez votre dette; mais de grâce, ne me maudissez pas! Ne dites plus que je fais la ruine de la maison.

Jean exagérait énormément le préjudice que paraissait occasionner à la famille la conversion de sa sœur. Mais il ne le faisait que dans l'intention de la détourner de sa résolution. Son stratagème déjoué, il devint pourpre de colère. Les paroles attandrissantes de Judith étaient tombées sur un cœur de marbre. Joignant le mensonge à l'exagération, il lance sur sa sœur des yeux enflammés et hagards, et les point fermés et les bras tendus de fureur, il s'écrie d'une voix creuse et méprisante:

— Ta dot!... Quoi! ta dot!... Gueuse que tu es! tu oses nous proposer ça!...; puis, le paroxisme de la colère passé, il se ravise sans doute et il ajoute:

— Oui, nous la prendrons, ta dot; mais la belle affaire!... ça suffit-il? .. C'est une goute d'eau dans la mer. Si tu veux revenir avec nous, pen-

dant qu'il est encore temps, va bien....; mais si tu renies notre religion!.... garde toi de jamais reparaître à la maison; car, malheur à toi!... je t'enferrerais avec un trident!.... Ces paroles furent suivies d'un torrent d'injures si grossières, que notre plume se refuse à les tracer ici.

Après cette sortie aussi virulente qu'insensée, dans quel état ne dut pas être le cœur de cette tendre Judith, qui voyait récompenser si dignement l'acte de générosité que son amour venait de lui dicter. Il n'était pas besoin d'être fille d'Adam, pour ressentir un immense crève-cœur. Sans l'empire qu'elle était habituée à exercer sur elle-même, et qui lui faisait maîtriser toute émotion déréglée, le feu de la colère eût incendié son âme. Judith baissa les yeux avec une angélique résignation, et ne répondit que par ses larmes et ses sanglots. Bel exemple pour tout le monde, mais surtout pour les jeunes personnes qui semblent avoir été placées sur la terre pour calmer de semblables orages, par la douceur qui leur est si naturelle!

Au lieu de Judith, ce furent la Religieuse, la mère et Thomas qui prirent la parole, presque tous en même temps: la mère qui sentait tout le prix du sacrifice de Judith, la consola avec émotion et tendresse; Thomas, moins dur que

son frère Jean, avouait que les dommages qui les menaçaient, n'étaient pas aussi grands que son frère le laissait à entendre, et il disait qu'il fallait donner à Judith le temps de reflléchir, sans l'irriter par des injures et des malédictions; la Religieuse appela le portier, comme pour appuyer ce qu'elle voulait dire, et ordonna à Jean de respecter le lieu où il était.

— Calmez-vous, monsieur, ou sortez, ajoute-t-elle; puis, après quelques paroles agréables à la mère, elle fait retirer la jeune fille. Celle-ci prend congé de ses parents de la manière la plus affectueuse, les assure de son affection, et leur demande de nouveau pardon des ennuis qu'elle leur causait bien innocemment.

Tous se retirèrent dans le plus grand abattement; mais la douleur qu'ils éprouvaient, quoique également forte et poignante, n'était pas de même nature. La douleur de Judith était celle d'une âme qui a rempli un devoir pénible, il est vrai, mais prescrit par la vertu: douleur sainte et sublime, tempérée par une consolation plus sainte et plus sublime encore et par une résignation profonde.

Digitized by Google



CHAPITRE III.

Abjuration de Judith. Pourquoi fut-elle rebaptisée? Doctrine des Ministres Vaudois sur le Baptême. La Confirmation. Judith modèle de tendresse filiale. Le Catholicisme école d'amour et de respect. Le Protestantisme école d'irrévérence et d'égoïsme. Portrait d'une femme Vaudoise. Le fiancé ou soldat en retraite. Plan de mariage. Une scène de saltimbanque. Imprécations classiques. Le Diable grand conseiller de la Réforme. Cérémonie d'une abjuration au dire des Vaudois. Les convertis renient-ils leurs parents? Recette contre la maladie des conversions. Quelques contes-bleus: la poule à l'œuf noir; les griffes du Diable; le Diable dans une cheminée. Lecture de la Bible. Gâchis intellectuel ou tableau des dessidences protestantes. Culte catholique. Une calomnie très-profitable.



Par la discussion que Judith soutint avec ses frères, chacun peut comprendre qu'elle s'était dejà fait à elle-même toutes les difficultés qui s'opposent ordinairement à la conversion des

Digitized by Google

Vaudois. Elle les avait déjà résolues soit par le moyen de son grand bon sens naturel, soit à l'aide des instructions suivies que lui avait données M. le Recteur de l'Hospice des Catéchumènes, et les pieuses et aimables sœurs de Saint-Joseph. Elle était ferme et parfaitement décidée. A mesure qu'elle avançait dans son instruction, son cœur semblait se dilater de plus en plus. Une douceur ineffable se répandait dans cette âme pieuse, qui ne soupirait plus qu'après le moment d'abjurer ses erreurs, et de rentrer dans le bercail que ses ancêtres avaient eu le malheur d'abandonner. Le jour où elle abjura et fut rebaptisée, fut pour elle un jour de vraie béatitude.

L'usage d'amministrer le Baptême sous condition à ceux de la secte Vaudoise qui se convertissent, fut suggéré par des circonstances récentes et graves. Je prie nos frères séparés de croire que nous ne faisons point cela par haine contre eux, ni par tout autre motif semblable, comme ils pourraient se l'imaginer. Je proteste ici au nom de toute l'Église Catholique, que nous reconnaissons pour valide le Baptême conféré par les protestants, pourvû *qu'ils le donnent véritablement avec l'eau naturelle, et au nom des trois personnes de la Sainte Trinité.* Je le répéte encore:

la formule du Baptême, comme elle est prescrite par la *Liturgie Vaudoise*, page 71, est bien valide; mais peut-on être assuré que les Ministres ne s'en écartent jamais? Ils donnent si peu d'importance à cette cérémonie, qu'on ne serait point étonné qu'ils en omissent quelque fois certaines parties, qui pourtant sont très-essentielles; car depuis quelque temps les Pasteurs osent dire publiquement que le Baptême n'est point nécessaire, qu'il n'est qu'une cérémonie extérieure, le signe de la pureté intérieure (1); mais non pas un rite qui produise aucune grâce. En voyant une pareille croyance parmi les Pasteurs, comment pourrait-on être sûr qu'ils mettent un soin religieux à administrer le Baptême, comme il doit être administré! Voilà pourquoi nous répétons la cérémonie du Baptême sur ceux qui abjurent, avec la condition expresse cependant, que nous n'entendons point rebaptiser le catéchumène, dans le cas où il aurait déjà été validement baptisé, mais seulement, pourvoir à sa sûrété (2), dans le cas contraire, cas qui n'est malheureusement que trop possible.

(1) *Catéchisme Vaudois*: « Le Baptême nous représente les grâces, le pardon des péchés et notre santification. » Sect. 30, rép. 10.

(2) Vayez le *Catéchisme Catholique* du Diocèse de Pignerol; part 3, leçon 2e, du Baptême.

Judith éprouva encore une grande consolation, lorsque l'Évêque, après l'avoir baptisée, lui administra le sacrement de Confirmation. Elle n'avait jamais entendu parler de ce sacrement chez les Vaudois, quoiqu'on le trouve clairement mentionné dans le chapitre VIII. *des Actes* des Apôtres, où l'on voit que S. Pierre l'administrait aux Samaritains qui avaient déjà été baptisés par le diàcre Philippe, et qu'il leur communiquait le Saint-Esprit par l'imposition des mains. Mais les protestants n'admettent de la Bible que ce qu'il leur plait; ils rejettent, sans le moindre scrupule, tout ce qui ne leur convient pas. Voilà le profond respect qu'ils nourrissent pour la Sainte Écriture!

Après avoir reçu ces sacrements, et avoir été réconciliée avec le Seigneur, notre jeune fille se sentait intérieurement changée en une autre personne. Ce serait peine perdue que de vouloir expliquer au monde l'état intérieur de Judith; à ce monde toujours affairé, qui se lève et se couche; qui va, qui vient; qui se roule en tout sens, se tourmente de mille manières, sous l'empire de deux idées fixes: l'intérêt et le plaisir. On serait mal reçu à lui parler de l'opération intérieure de la grâce, opération secrète, mais très-réelle, qui transforme l'âme et l'élève au-dessus d'elle-même; qui y répand une paix, une

joie, que rien ne saurait altérer. Oh! qu'ils sont malheureux! ceux qui n'ayant jamais voulu se mettre en peine de les goûter par eux-mêmes, ne s'occupent que de les tourner en ridicule dans les autres! Mais, le dédain et les moqueries du monde n'empêchaient pas Judith d'en être enivrée, malgré les rudes épreuves qui lui étaient encore préparées.

Les Vaudois, après leur conversion, ne peuvent plus retourner chez leurs parents. Il n'y trouveraient qu'avanies humiliantes et persécutions. On ne leur pardonne point d'avoir usé de la pleine et entière liberté que le protestantisme donne à ses adhérents, en fait de religion (3). Judith, craignant les effets des terribles menaces que

(3) En 1844, une femme, catholisée depuis nombre d'années, se trouvant épuisée de fatigue à cause d'une course qu'elle venait de faire, se présenta chez une très-proche parente, l'argent en main, pour acheter quelque chose afin de se restaurer un peu. Tout lui fut impitoyablement refusé; et elle eut la douleur d'entendre dire: « sortez d'ici; vous n'obtiendrez jamais rien de moi. Je ne vous pardonnerai jamais de vous être faite catholique. » La cruauté n'est pas toujours portée aussi loin; mais elle ne manifeste pas moins de mille autres manières. Est-ce l'Évangile qui prescrit aux Vaudois cette ligne de conduite?

son frère Jean lui avait faites, ne se rendit pas de nouveau chez ses parents, après son abjuration. Elle fut placée chez une pieuse Dame de la ville, en qualité de fille de chambre. Elle demeura dans cette maison, toujours haïe des siens, jusqu'à ce qu'une circonstance grave la rappela auprès de sa mère, deux ans après sa conversion.

Sa mère était déjà bien avancée en âge. Ayant marié ses autres filles, elle vivait avec ses deux garçons et leurs femmes, peu respectée et peu secourue dans ses besoins. Judith ne l'ignorait pas, à son grand regret; aussi, à peine eut-elle appris que sa chère mère venait de tomber dans une grave maladie, qu'elle s'empressa de demander un congé à sa maîtresse, et de voler à son secours. L'amour qu'elle lui portait fit taire toutes ses craintes passées. Le peu de soin que la mère recevait de ses belles-filles, dans son douloureux état, lui fit bien vite oublier son ancienne rancune contre sa fille. Et, puis le cœur d'une mère peut-il rester long-temps éloigné d'une fille vertueuse! Judith fut reçue à peu près comme elle se l'attendait, mais elle opposait l'humilité, la patience, et une bonté affectueuse à la malveillance de ses belles-sœurs. Elle répondait par l'oubli et le pardon, par un dévouement plein d'amour, à la dureté

et aux mépris de ses frères. Mais qui pourrait dire tout l'empressement et toute la tendresse qu'elle montrait envers sa mère malade! Il n'y avait pas de service, si pénible qu'on puisse l'imaginer, qu'elle ne lui rendît nuit et jour, avec autant de sollicitude que de plaisir et d'affection. Elle la prévenait dans tous ses désirs. Elle supportait, sans la moindre marque d'impatience, son humeur chagrine et exigeante, que les infirmités avaient encore singulièrement augmentée. Mais, c'est peu encore que tout cela; car, on le sait, il y a une différence immense entre servir et servir. C'est la manière, ou plutôt c'est la disposition du cœur avec laquelle on sert qui établit cette différence. Lorsqu'une personne sert avec affection et dévouement, elle sait mettre dans tous ses actes une certaine délicatesse, et une certaine amabilité qui rendent ses soins mille fois plus agréables, que si elle agissait comme tant d'autres en semblable circonstance. Or Judith avait reçu en partage un cœur excellent, et il s'était encore singulièrement perfectionné, sous l'influence des sages instructions et des grâces particulières qu'elle avait puisées dans la foi catholique.

Il y a bien des raisons pour lesquelles le catholicisme doit rendre les enfants bien plus

affectueux envers leurs parents, que ne pourrait le faire le protestantisme. D'abord ce n'est qu'au foyer de la vérité que s'allume le feu sacré d'un amour véritable, pur et durable envers les parents; l'erreur l'étouffe. Hélas, rien de plus naturel: Une mauvaise cause produit de mauvais effets, comme une mauvaise plante donne de mauvais fruits. Ensuite qui manque de respect et d'amour pour Dieu, peut-il en avoir pour des hommes? La religion catholique en outre s'adresse beaucoup au cœur, en épure, en perfectionne les sentiments; le protestantisme, au contraire, dont le principe fondamental est la pure et froide raison individuelle, n'agit presque que sur l'intelligence, dessèche le cœur, rend égoïste et concentre tout dans l'individu. De là la nudité des temples protestants, la proscription des cérémonies, l'absence presque totale du chant, et enfin l'aridité de tout le culte. On pourrait comparer celui-ci à une de ces grandes mécaniques, où une roue, mue par un froid courant d'eau, met en mouvement toute une manufacture: tout y est froidement calculé; tout y est glacial. Notre culte, au contraire, ressemble à une ville dont l'élégance et l'harmonie n'attestent pas seulement la haute intelligence de l'architecte, mais où les beaux-arts répandent partout comme une sorte de vie

par la richesse et la vérité de leurs productions. Le catholique sait que la religion est amour (4): dès lors, loin d'éteindre en lui-même ce beau sentiment, il le cultive au contraire en le dirigeant et en le purifiant. Et puisqu'il sait qu'il doit aimer même ses ennemis, même les Samaritains (5), combien ne sera pas grand chez lui, combien ne sera pas intense, s'il est vrai catholique, l'amour qu'il portera à ceux dont il a reçu le jour! Qu'ils soient Turcs, Juifs ou Protestans, peu importe pour lui. Ce sont ses parents; cela suffit, pour qu'il doive les vénérer et les aimer d'un amour à jamais durable.

Telle était la jeune personne qui m'avait gracieusement invité à aller chercher un abri chez ses parents. Leur maison couronnait la sommité d'un riant mamelon, et formait par sa blancheur éclatante un agréable contraste avec la verdure lustrée des vignes et des arbres d'alentour. Comparée aux chétives maisons du voisinage, elle annonçait dans ces hôtes plutôt de l'aisance et une certaine commodité.

(4) « Vous aimerez le Seigneur, votre Dieu, de tout « votre cœur.... et le prochain comme vous-mêmes: « toute la loi est contenue dans ces deux comman- « dements. » *S. Mathieu*, c. XXII, v. 27, 28, 29.
(5) Parabole du Samaritain. S. Luc, c. X.

Digitized by Google

Au bêlement répété des moutons à l'approche de leur bercail, où Judith les ramenait, quelques enfants en bas âge, d'une physionomie charmante et joyeuse, aux joues potelées et vermeilles, très-proprets, arrivèrent à la porte de la maison en criant d'une voix claire et vibrante :

— Tante Judith ! tante Judith ! et lui coururent au-devant, à qui mieux mieux.

A peine m'eurent-ils aperçu, qu'ils rebroussèrent chemin tout peureux, et rentrèrent dans la maison pour fuir mes regards et se blottir dans quelques coins. Judith me fit passer dans une grande pièce, au rez-de-chaussé, c'était la cuisine, et me présenta à sa mère avec une grâce charmante.

— Voici, ma mère, dit-elle en déposant un baiser sur ses joues, voici un bon Monsieur qui a été supris par le mauvais temps, je l'ai invité à venlr s'abriter chez-nous.

— Très-bien, Judith, très-bien, répondit la mère d'une voix faible et cassée; puis se tournant vers moi, — bonjour ! Monsieur, me dit-elle, en levant sur moi des yeux pleins de bonté, mais languissants et malades, vous me faites grand plaisir !

Judith alors reprit : — comment ça va-t-il, ma mère, depuis ce matin.

— Un peu mieux, repondit-elle; je souffre moins.

— Judith alors leva vers le ciel un regard pénétré de reconnaissance, comme pour dire: mon Dieu! vous exaucez mes prières! je vous remercie.

La bonne vieille était assise dans un coin de la cuisine sur un banc recouvert d'un coussin de paille, le dos appuyé à un autre coussin de paille, les deux mains sur un bâton qui lui allait jusqu'à la figure, et les pieds sur une escabelle mal façonnée. Elle portait pour coiffure un bonnet de toile blanche bien empesée, formant sur l'occiput un gros bouillon ovale demi-bouffant, et bordé sur le devant de dentelles à gros fils; les ailes latérales plissées à petits plis descendaient gracieusement en éventail le long de ses joues creuses et décolorées, et encadraient une figure intéressante, mais blême, sèche et ridée. Quelques rares mèches de cheveux blancs comme la neige, ramassées sous son bonnet, étaient les seuls restes d'une belle chevelure. Un petit mouchoir de cou, couleur obscure, une robe et un tablier de toile imprimée à petites raies blanches sur fond bleu, des bas de coton, et de bons souliers de femme de campagne complétaient sa toilette, simple à la vérité, mais proprette. A côté d'elle, sur une petite table, des écuelles et autres petits vases de terre pour potions mé-

dicinales. Le reste de l'ameublement de la cuisine n'avait rien d'élégant; mais ce qui me frappa singulièrement, ce fut l'esprit de propreté qui régnait partout, et qui, pour le dire en passant, ferait envie à bien des citadins. Cette grande propreté cependant n'est pas chose commune chez les habitants des Vallées. Au milieu de la cuisine et en face de la malade, était un jeune homme, grand, bien pris, vigoureux, au teint basané, les mains croisées sur le dos, et appuyé sur le rebord d'une longue huche servant de table à manger. A son uniforme bleu mourant, à coutures rapées, aux bords et aux revers d'un rouge jadis éclatant, je me dis: voilà un soldat en retraite.

La bonne vieille me reçut donc avec des marques sensibles de satisfaction; mais je crus m'apercevoir qu'il n'en était pas de même de mon soldat. Ma présence, à son air camus et gêné, paraissait bien inopportune. Cependant, sur l'invitation de la malade, il se mit en devoir de débarrasser une chaise qui était à ses côtés, et de me la présenter. Un instant après, Judith revint avec une tasse de lait qu'elle présenta à sa mère. Elle prit ensuite quelque ouvrage de couture et se plaça près d'une fenêtre grillagée aux vitres polies et luisantes. L'intérieur de la

Digitized by Google

maison était éclairé par une lumière terne et blafarde; au dehors, des nuages noirs, quelques éclats de tonnerre, et une pluie battante qui fouettait les murailles.

En entrant dans la maison, j'avais entendu que le jeune homme à l'habit de soldat avait le verbe haut.

— Vous me l'avez promise....! disait-il avec chaleur.

Et la vieille de lui répondre:

— Que voulez-vous que je vous dise, David; c'était son nom; parlez-lui...... et vous verrez......

Après les premiers compliments, je crus qu'il était à propos de rompre le silence qui s'était fait, à mon arrivée.

— Mon arrivée vous a peut-être dérangée, ma bonne mère; je regretterais de.....

— Non, non, Monsieur, reprit aussitôt Judith d'un ton assuré et confiant; vous n'êtes point de trop. J'imagine bien ce que David pouvait dire à ma mère. Soyez-en persuadé, vous ne nous incommodez pas le moins du monde, n'est-ce pas, ma mère? et sans, attendre la réponse, elle continua ainsi:

— Ah! Monsieur, je suis bien heureuse de vous avoir rencontré; voyez quel temps il fait!

Digitized by Google

Vous qui n'êtes pas habitué à prendre de ces averses, vous en auriez bien souffert.

— Je suis bien sensible à votre aimable invitation, Mademoiselle; sans vous assurément j'allais prendre un bain bien à contre cœur.

A ces mots, David fit un certain remuement. Je crus qu'il voulait continuer à parler d'affaires, et je me tus pour lui laisser la parole. Je ne me trompai point. Il profita de mon silence, pour se tourner vers Judith d'un air soldatesque, et lui dit sur un ton de fierté et de hardiesse peu gracieux:

— Ah! ça, vous savez ce qui m'amène chez-vous?

— Je supçonne....; mais à quoi bon?.....

— Et votre promesse?

— Autre temps, autre état de choses! murmura pour réponse la jeune fille, sans lever la tête, et occupée à son travail.

— C'est votre faute, reprit David; pour satisfaire un mauvais caprice, vous ne deviez pas tout gâter, tout embrouiller, et par dessus le marché déshonorer votre famille.

A ces mots, Judith le regarde modestement, et lui dit avec dignité: — Il est inutile que vous teniez de tels propos. Mes parents ont assez de jugement pour me pardonner; et moi, je suis

très-contente, entendez-le bien, très-contente d'avoir fait ce que j'ai fait.

— Ah! ah! vous êtes contente d'avoir mis obstacle à notre union! Voilà bien les beaux sentiments auxquels je m'attendais!..... Au reste, je l'avais prévu....; et je sais, indépendemment de vos paroles, que vous me haïssez, et que vous nous haïssez tous!!!

Ici la rougeur colora subitement les traits de Judith, et ses beaux yeux noirs s'arrêtèrent sur David avec une expression ineffable de tendresse. — Ah! mon cher David, s'écria-t-elle, en parlant ainsi, vous faites tort à mes sentiments. Ils n'ont point changé, je vous l'assure, et vous les avez connus...; mais c'est inutile, pendant que vous persistez vous-même à rester dans une religion.....

— C'est des excuses ça, de pures excuses, tout au plus bonnes pour de veilles femmes. Ce n'est pas à moi qu'on en conte....; cependant.... si vos sentiments sont toujours les mêmes..., à moi l'affaire; je sabre tout le reste. Ah! Voyez-vous, on en apprend des choses au régiment! Voici donc mon plan: nous sommes près de la France; dans un rien, nous y sommes. Là, ce n'est pas comme par ici. On ne regarde pas de si près sur les mariages. Vous êtes fille, je suis

garçon, voilà qui est fait. Pour votre conscience, puis; oh! ça, je vous réponds qu'elle sera contente... Quant à moi, ça va sans dire, je resterai comme je suis; parce que, voyez-vous, changer de religion, ça ne me va pas. Je suis dans un régiment, et il faut marcher droit.

A ce discours, Judith tressaillit de surprise; sa mère attentive et inquiète fit secrètement un petit signe à David, pour l'avertir d'être plus discret et de se défier de moi, et elle lui dit après qu'il eût fini son plan:

— Du jugement, mon enfant, du jugement! sont-ce là des propos de brave garçon?

David s'aperçut qu'il était allé trop loin; mais pensant qu'il était inutile de battre en retraite, il s'imagina, en bon soldat, qu'il y avait de la bravoure à renchérir encore sur ce qu'il venait de dire, et d'une voix pleine et sonore il continua ainsi, en se tournant du côté de la mère:

— Oui, oui, je vous excuse, vous, parce que vous êtes mère. C'est l'affaire des mères de défendre les filles, ça a toujours été. Mais je vous assure bien, moi, que si j'avais été ici, quand Judith fréquenta les papistes, je lui en aurais bien fait passer l'envie!... Eh bien! puisque vous prenez sa défense, allez donc aussi vous-même vendre votre âme aux prêtres de l'Antechrist?...

Les belles choses qu'elle a dû apprendre là-bas, votre fille!... Je le sais, moi, ce qu'on y apprend!... On m'a conté tout ça. Ecoutez.....

Ici il se mit à dégoiser une longue kyrielle d'histoires toutes plus sottes, plus ridicules, plus calomnieuses les unes que les autres. Tantôt c'était avec une volubilité étourdissante, tantôt, avec des pauses sur les plus grosses sottises; le tout, avec des allées et des venues, des pas de charge, des gambades, des branlements de tête et des éclats de rire. En un mot, ce fut un salmigondis de dégoutantes radoteries, et une véritable scène de saltimbanque.

Il finit par s'approcher de la fenêtre, près de laquelle Judith était assise, et de profil devant cette jeune fille, honteuse et frissonnante d'un pareil esclandre en ma présence, il lui lança un œil menaçant avec accompagnement d'imprécations classiques chez les Vaudois, vis-à-vis des convertis au catholicisme:

— Va-t-en à tous les Diables!.... Tu as voulu te donner au Diable en te faisant catholique!.... Que le Diable t'emporte et t'étrangle!... etc. etc...(6).

(6) Les Vaudois ont souvent dans la bouche l'invocation du Diable: —*Que Satan te passe par la gorge!* — *Que le Diable t'emporte!*— *Que le Diable te torde!*

— Mon Dieu!... quelles horreurs!... s'écria Judith; je croyais encore que David....; mais non!.... ils sont tous la même chose!... le Diable! encore le Diable! toujours le Diable!... Qui est-ce qui leur apprend ça?.... ce n'est pas la Bible sans doute....

Se tournant ensuite vers moi, toujours plus honteuse, tant elle avait de sentiments de délicatesse, elle me dit:

— Mon bon Monsieur, permettez que je vous explique toutes ces colères de David. Je lui avais été promise en mariage avant de me faire catholique.... il m'aimait beaucoup...; maintenant, comme vous savez, une fois catholique on ne peut plus se marier avec les protestants. C'est ce qui fait tant crier David...; mais pourquoi parler comme ça? et surtout devant un étranger. C'est vraiment des manières de soldat.... Oh! pardon! Monsieur d'une affaire pareille!.... C'est un amour contrarié. Excusez-le; mais je suis bien fâchée que ça arrive devant vous!

—*Va à la maison du Diable! etc.* C'est là probablement une partie de l'héritage des grands Patriarches du protestantisme, Luther, Zwingle et compagnie qui étaient très-familiers avec le Démon, puisque celui-ci était le conseiller quotidien de l'un, et qu'il expliqua à l'autre le mystère de la Sainte-Cène. Voyez leurs vies et leurs écrits.

— Loin de me repentir de votre aimable invitation, Mademoiselle, lui répondis-je, je vous en renouvelle mes remercîments, toujours bien aise de votre connaissance et de votre rencontre.

David me regardait d'un air bourru significatif; c'était à me dire: et toi étranger, qu'as-tu à faire ici? va-t-en flâner ailleurs!.... Je m'en aperçus assez facilement, et pour l'adoucir je lui dis:

— Eh bien! brave jeune homme, d'après ce que j'entends, cette charmante fille vous était donc promise en mariage?

— Oui Monsieur, avant qu'elle fît la sottise de donner son âme au Diable! Ah! ça m'ennuie bien tout de même!...

— Mais comment cela? Oh! pour le coup, ceci est curieux: expliquez-vous?

— C'est en se faisant catholique, répondit David. Mais comme je vois que vous n'êtes pas de par ici, sûrement vous ne savez pas ce qu'on fait là-bas, voulant désigner l'Hospice des catéchumènes; c'est moi qui vous l'apprendrai. Eh bien! voici: quand une personne veut se convertir, nous appelons ça nous autres *viré la ciausa*, c'est-il-drôle: *viré la ciausa*, on lui fait jurer de croire, avant tout, que nous autres Vaudois ou protestants, ceci c'est la même chose,

nous avons *sucé le lait du Diable* (7); après ça, on la fait coucher sur une table, c'est-il honteux!!! et on lui fait donner son âme au Diable, renier ses parents, père, mère et le reste, et promettre par-dessus tout de les haïr toujours. Se convertir et nous haïr c'est tout un. Ces gens-là voudraient nous voir tous perdus, tous écrasés comme des puces. Vous en riez; mais tenez; parole d'honneur! c'est tout comme ça. Par ici tout le monde le croit et le dit. Il n'y a pas deux jours, la femme de notre Ministre le contait à ses petits, je l'ai entendu en passant. Et elle en sait long la femme du Ministre!.... allez.

— Ah! ma mère, répondit Judith, en jetant sur elle un regard tendre et dévoué, dites si c'est vrai que je vous hais; puis elle sortit un instant de la maison.

— Me haïr!... s'écria la mère, oh! ne croyez pas ça! David; vous dites-là un gros mensonge. J'ai bien toujours cru aussi, moi, que les papistes faisaient renier leurs parents à ceux qui se convertissaient; mais Judith m'a bien fait voir comment tout ça est faux. C'est une vraie ca-

(7) Cette fable et toutes les autres que l'on met ici dans la bouche de David et dans celle de la mère, sont racontées et crues assez vulgairement dans les Vallées.

Digitized by Google

lomnie; car je n'ai jamais vu une fille plus aimante que Judith. Elle m'aime encore plus à présent qu'auparavant. Ce n'est pas parce que c'est ma fille, que je le dis, non; mais parce que c'est la pure vérité. Et puis, David, vous le savez bien... Ah! si je n'avais que mes deux belles-filles, et mes deux autres filles! où serais-je déjà? C'est bien vrai cependant qu'elles sont un peu excusables, à cause qu'elles sont mariées; mais, tout de même, si je n'avais qu'elles, je ne serais pas si bien assistée. Judith, elle, m'a toujours voulu du bien, c'est vrai; mais, comme à présent qu'elle est catholique, jamais. Vous ne vous faites pas une idée, Monsieur, de l'amour et des soins de cette fille depuis sa conversion. J'y ai déjà bien pensé, moi, à cela!..; ça fait, que, avant de parler, il faut s'écouter.

— Je vous félicite, dis-je à cette bonne mère, je vous félicite d'avoir une fille qui est pleine de si beaux sentiments pour vous. C'est vraiment édifiant. Et vous, mon ami, soyez persuadé que tous les autres reproches que vous faites aux catholiques et aux catholisés sont aussi faux que ce que vous disiez de la haine de Judith contre sa bonne mère. Ce sont tout autant de calomnies; je vais vous le prouver.

En passant par Pignerol, j'ai voulu visiter la

Maison des catéchumènes parce que j'avais entendu dire qu'ils y étaient très-nombreux, et qu'il s'en était tant converti (8); et puis encore, parce que c'est une belle maison, et une maison très-ancienne. C'étaient des Princes qui dans le temps l'habitaient. Doivent-ils être fiers les catéchumènes d'habiter dans une maison où tant de Princes et de Grandes Dames ont vécu!

J'ai parlé au Recteur des catéchumènes. Il a eu la bonté de m'expliquer tous les exercices de la maison. J'ai même voulu assister à plusieurs abjurations qui ont eu lieu, le lendemain de ma visite, dans la chapelle de l'Hospice, en présence de beaucoup de Dames et de Messieurs de la ville. Or, mon bon ami, je puis vous certifier que tout ce que vous avez dit, n'est qu'une série des fables, qu'un amas de calomnies qu'on a inventées dans les Vallées pour tromper les bonnes gens, et empêcher qu'ils ne se conver-

(8) En 1844, en moins de trois mois, 24 Vaudois embrassèrent publiquement la religion catholique dans la Cathédrale de Pignerol. Voyez les *Discours* prononcés par l'Évêque de Pignerol en cette circonstance, et publiés sous le titre de *Considérations sur le Protestantisme.* Les objections les plus communes qui se font chez les Vaudois, y sont réfutées avec autant de force que de précision et de clarté.

lissent. Et vous, vous êtes assez simple pour croire tout cela, comme si c'étaient des paroles de la Bible. Je pardonnerais cela à ces pauvres paysans ignorants, qui ne sont jamais sortis de leurs montagnes, et à qui l'on fait croire tout ce qu'on veut, bon ou mauvais. Mais, vous! vous qui êtes soldat! comment? vous croiriez des choses aussi ridicules, des mensonges aussi sots, aussi extravagants! En vérité, mon ami, cela me surprend.

— Ce ne sont pas des mensonges, me dit-il d'un ton qui me laissa penser que ces sottises étaient profondément enracinées dans sa tête, c'est de *véritables vérités*; et se tournant vers la mère, il continua: — Madelaine n'a-t-elle pas conté que, au moment où Marie Jacob faisait son abjuration à Pignerol, sa poule faisait chez elle un œuf noir, noir comme un charbon? preuve que l'âme de la renégate passait dans cet œuf avec le Diable.

— Comment pouvez-vous croire tout ce que dit Madelaine, reprit la mère? Vous savez bien qu'elle ne raconte que des mensonges. L'avez-vous vu, vous, l'œuf noir? il fallait vous le faire montrer; c'est là que vous l'auriez attrapée, cette menteuse.

— Ce qu'il y a de certain, ajoutai-je en souriant d'un pareil *conte-bleu*, c'est que personne

n'aura vu ni l'âme, ni le Diable dans cet œuf.

La mère continua: — C'est comme cet autre conte: lorsqu'une personne se fait catholique, on dit encore que le Diable vient lui serrer la poitrine, qu'il la presse si fort, si fort, et qu'il la tord tant, tant, qu'elle ne peut plus se redresser de toute sa vie. Maintenant ça est-ce vrai? dites-le-moi un peu? Ma Judith, grâce à Dieu, n'est-elle pas aussi droite, aussi belle, aussi bien faite, qu'avant qu'elle se fît catholique?

— Oh! ça, par exemple, reprit David, c'est une grosse bêtise. Il suffit de voir Judith. Mais, attendez qu'elle meure! Vous verrez bien autre chose!... Ceux qui *virent la ciausa* meurent pleins de vermine. Et de ceci j'en suis sûr.... Heureuse encore Judith! s'il ne lui arrive pas ce que l'on dit de cet autre... cet autre de là-haut...; son nom ne me revient pas; mais ça n'y fait rien.

— Qu'est-ce qu'on dit donc qu'il lui est arrivé à cet autre, demandai-je?

— Cet autre, Monsieur, a voulu aussi se faire catholique. Depuis lors, il lui est toujours resté là, sur l'estomac, quelque chose de pesant, pesant comme une grosse pierre. Ce n'est pas encore tout là. Il tomba d'un arbre, se rompit les jambes, et se fracassa la tête. On le porta sur un lit sans

connaissance: un autre serait mort dix fois sur le coup, avec tant de mal! mais, lui, ce qui est drôle, ne pouvait pas mourir. C'était affreux à voir. Il avait l'âme chevillée au cou; elle gargouillait là, et faisait *glou*, *glou*, *glou*. Ça n'en finissait pas. Voilà-t-il pas enfin qu'arrive la vieille susanne, *la medecine*; elle plaça tout de suite un morceau rouge sur le lit. Alors le Diable qui tapageait par la cheminée, descendit tout en feu, sauta sur le lit, arracha l'âme de Samuel, ah! voilà son nom, et l'emporta en enfer par la cheminée en haut. Pauvre Samuel! tant pis! il a voulu se faire catholique! (9)

(9) Arrive-t-il un malheur, tant petit soit-il, à celui qui a embrassé la religion catholique? Voilà un thème commenté de mille manières par les Vaudois; mais chacun se fait un devoir de conclure en finale que c'est un juste châtiment de Dieu. S'agit-il, par exemple, d'une maladie même légère? Du jour où le pauvre converti s'est alité, les Vallées retentissent du bruit de sa mort. Nous connaissons une personne d'une santé délicate dont les organes de l'erreur et du mensonge ont ainsi publié la mort plus de vingt fois en peu de temps. Avis, disait-on, avis salutaire à ceux qui seraient tentés de l'imiter! Monsieur le Ministre de..... tout dernièrement voulut avoir l'honneur de donner part le premier d'une telle nouvelle a une sœur de cette catholisée.— « J'ai une nouvelle à

En entendant un conte-bleu de ce calibre, je partis d'un éclat de rire fou. La mère leva les épaules et en fit autant.

— Est-il possible, m'écriai-je alors, que l'on débite par ici de pareilles extravagances!.... et dans le dix-neuvième siècle!... au centre des Vallées Vaudoises!... Je sais bien que vous, mon ami, vous n'y croyez pas, vous voulez nous amuser un peu; malgré cela, je m'étonne qu'il puisse y avoir des gens... qui osent les inventer.

Je parlais ainsi pour la forme; mais, j'aurais parié cent contre un que notre soldat, peut-être très-incrédule sur tout autre point de la religion, croyait fermement, indubitablement, toutes ces sottises; car l'incrédulité et une sotte superstition marchent souvent très-bien ensemble; et tel homme du peuple qui ne croit ni à l'âme, ni à Dieu, ni aux obligations de la vertu, croira

vous donner, lui dit-il. — Est-elle bonne ou mauvaise, demanda cette dame? — *Ni bonne ni mauvaise pour vous*; c'est la mort de madame..., votre sœur; hélas! elle a voulu se faire catholique!!! — Comment! la mort de ma sœur est une nouvelle qui n'est *ni bonne ni mauvaise pour moi!* reprit cette Dame qui aimait sa sœur quoique convertie. Vous, Ministre, vous osez me parler ainsi! etc. » La fausseté de cette nouvelle a fermé au Ministre la porte de cette maison.

avec un grand sang-froid et très-facilement comme incontestables! mille fables toutes plus étranges et plus incroyables les unes que les autres; et il les croira précisément parce qu'elles sont étranges et incroyables. J'avais déjà entendu dire plusieurs fois, par des personnes en position de connaître la vérité, qu'il y avait, parmi les Vaudois du Piémont, grand nombre de fausses préventions contre les catholiques; mais qu'elles eussent été aussi sottes que celles que je viens d'apprendre, je ne l'aurais jamais imaginé. Dès lors, qu'y a-t-il d'étonnant qu'on leur fasse croire tant d'erreurs en matière de religion, et qu'on les retienne ainsi dans l'hérésie? puisqu'ils sont capables de digérer des fables aussi ridicules. Je ne les ai point inventées pour égayer mes lecteurs aux dépens des Vaudois. Je proteste, à la face du XIX siècle, que je ne suis que fidèle historien. Je donne ces fables telles que je les ai entendu raconter nombre de fois et par diverses personnes; et je puis assurer qu'on y croit très-communément dans les Vallées Vaudoises. Maintenant je demande: *De qui sont dupes ces bonnes gens du peuple?... Qui est-ce qui fait courir ces sottises parmi la population des campagnes?...* Est-ce la Bible qui commande de pervertir ainsi le gros bon sens du peuple?

David, voyant que je riais de ses contes et que, pour son honneur, je croyais qu'il voulait s'amuser, demeura un moment stupéfait; puis changeant de ton, il commença avec moi un dialogue plus paisible, plus honnête et surtout plus raisonnable.

David. — Si la religion catholique était bonne, Monsieur, on n'y verrait pas tant de mauvais sujets. Il y a encore plus de coquins chez les catholiques que chez nous.

Le Touriste. — Vous êtes peu de monde, mon ami; nous autres, nous sommes très-nombreux; or, lorsqu'il y a beaucoup de monde, il y a aussi beaucoup de bons sujets et beaucoup de mauvais. Au reste, les scandales qui ont lieu parmi les catholiques ne viennent point de la religion; elle les défend expressément et hautement; mais ils viennent de ce qu'on ne la connait pas assez, et de ce qu'on ne la pratique pas.

David. — Mais pourquoi vos Prêtres défendent-ils de lire la Bible? C'est uniquement, je crois, parce qu'ils craignent qu'en la lisant vous ne veniez à découvrir leur ignorance et la fausseté de la religion qu'ils prêchent. C'est ce que l'on nous répète dans tous les *prêches*; aussi ça m'embête déjà d'entendre toujours la même rime.

Le Touriste. — Voilà encore une calomnie.

L'Église catholique ne défend ni de lire, ni d'étudier la Bible. Je tremble, mon ami, en pensant à la terrible responsabilité de vos Pasteurs au Tribunal de Dieu ! Oser mentir aussi impudemment!... et jusque dans leurs *prêches!*

La Mère. — Cependant hier je voulais me faire lire par Judith un chapitre de l'Évangile, et elle me l'a réfusé.

Le Touriste.—Parce qu'elle craint que votre Bible ne soit pas traduite fidèlement, et que, n'y voyant aucune note explicative, elle appréhende d'y rencontrer certains passages difficiles, et de se tromper en les interprétant. Mais, donnez à votre fille une Bible dont elle puisse être assurée de l'exactitude, et vous verrez qu'elle ne refusera pas de la lire.

La Mère. — Mais, notre Bible n'est-ce donc pas la bonne Bible?

Le Touriste. — Vous devez savoir que la Bible a été écrite originairement en grec et en hébreux. La vôtre n'est qu'une traduction. Or, qui vous assure qu'elle est exacte et fidèle? Vos Ministres vous la donnent comme telle; mais, vos Ministres sont hommes, et tous les hommes peuvent se tromper. Votre Bible peut être bien traduite, comme aussi elle peut être très-mal traduite. Voilà pourquoi nous autres, catholiques, nous

n'osons pas nous servir de votre Bible. Nous ne nous servons que de celles qui ont été approuvées par notre Église (10).

La Mère. — Ah ! je comprends, vous prenez la traduction que vous donne votre Église, comme nous, nous prenons celle qui nous est donnée par nos Pasteurs.

Le Touriste. — C'est çà, parfaitement; mais avec cette différence importante qu'il faut bien peser, que vous autres, vous vous en rapportez à la parole de quinze ou vingt Pasteurs, qui ne peuvent vous donner aucune garantie de leur infaillibilité (11), tandis que nous, au contraire, nous nous en rap-

(10) Pour connaître ce qu'on doit penser des Bibles en usage chez les protestants, on n'a qu'à lire notre dissertation intitulée : *La Bible falsifiée est-elle catholique ou protestante?* — Voyez aussi le *Guide du Cathécumène Vaudois*; tom. II.

(11) Loin de pouvoir donner une garantie quelconque d'infaillibilité, les Ministres protestants se condamnent eux-mêmes réciproquement sur leur interprétation de la Bible, et se traitent charitablement d'*infidèles*, d'*impies*, de *mondains*, de *païens*, d'*hommes dirigés par Satan*, qui font *la malédiction de l'Église* et dont *les sociétés sont des œuvres du Diable*, etc., etc., etc. Voilà les expressions de l'auteur protestant des *Lettres de la Vallée* à l'*Espérance*; mais

portons à tous les Évêques du monde; or les Évêques unis avec le Pape forment l'Église universelle, à laquelle Dieu a promis l'infaillibilité, c'est-à-dire, qu'elle ne pourrait jamais se tromper, ni nous tromper.

voici encore, pour l'édification des lecteurs, le tableau qu'il donne des dissidences protestantes, en parlant des Ministres et des Évangélistes: « L'un
» prêche la sanctification parfaite, et s'enivre, met-
» tant sans façon sur le compte de la tentation ce
» qu'il devrait attribuer à son intempérance. L'autre
» prouve très-bien que sans la doctrine de l'imputation
» il n'y a point de salut; un autre, prédestinatien
» renforcé, montre que les élus ne pouvant périr, *il*
» *n'est pas nécessaire de prêcher l'Évangile*, et que le
» Ministère et l'œuvre de nos *Sociétés* sont du Diable;
» un autre, que la loi morale est abolie, parce que
» nous sommes sous la grâce; un autre, que, puisque
» les Apôtres baptisaient par immersion, il faut faire
» comme eux, et il va se rebaptiser lui-même en se
» plongeant dans le Rhône; un autre ne voit pas
» pourquoi il n'y aurait plus de Prophètes, et il s'ima-
» gine en être un; il annonce donc que Jésus va
» paraître. Aussitôt une multitude de paysans sont
» saisis de terreur, s'enferment dans leurs maisons,
» laissent leurs bestiaux, sans nourriture, hurler dans
» les étables, jusqu'à ce que le jour étant passé et
» le Sauveur n'étant pas venu, ils retournent, un peu
» honteux, à leurs travaux. Un autre.... MAIS ARRÊ-
» TONS-NOUS ! NE LEVONS PAS PLUS HAUT LE VOILE QUI

David. — Mais, vos Prêtres ont gâté la religion, en y ajoutant mille choses qui font rire : par exemple, des chandelles en plein jour, la fumée de l'encens, le manteau que les Prêtres portent en procession, et qui ressemble à la couverture que nous mettons sur les bœufs, des fleurs, des cendres, et puis tant d'autres choses.

Le Touriste. — Eh bien! toutes ces choses sont des ornements qui embellissent le culte, et servent à élever l'âme à Dieu. Si vous voulez faire disparaître tous les ornements, pourquoi, vous de-

» COUVRE NOS MISÈRES!..... Demandons-nous plutôt » où sont LES PLUS COUPABLES DANS CES FOLIES. Ils » se trouvent DANS LE SEIN DU MINISTÈRE ÉVANGÉ- » LIQUE. » Aussi ce n'est pas sans raison que, d'après le même auteur, nombre de paysans regardent *l'Église protestante* comme la *grande prostituée de Babylone*, et *les Pasteurs* comme *des ministres de la bête, des bergers des loups, et la malédiction de l'Église.* « C'est évident, Ajoute-t-il; nos paysans ont de la logique aussi...L'un d'eux me disait: J'aimerais mieux aller à la Messe, que d'aller vous entendre. » *Espérance, 27 fevrier, 6 mars* et n. suiv. 1846. « Nous vou- » drions, pouvons-nous dire avec la *Voix de la vérité,* » *Journal Catholique, 15 mars*, nous voudrions que » chacun de nos frères séparés pût lire et méditer cet » incroyable article. A coup sûr, s'il parcourait les » premières lignes en protestant, il n'arriverait pas » à la dernière ligne sans se sentir catholique. »

manderai-je, pourquoi vos Ministres portent-ils la toge? Pourquoi les officiers portent-ils des épaulettes? Pourquoi tant de décorations, même dans les pays protestants?

David. — Ah! parbleu! c'est autre chose ceci, Monsieur; c'est autre chose. Badinez-vous, la grande robe noire du Ministre! c'est ça qui va bien! Les épaulettes des officiers puis!..... Voyez-vous, je suis fou des épaulettes, moi: c'est si beau! et la croix avec ça! Mais tout cela est par honneur.

Le Touriste. — Hé bien! je vous en dirai autant: tout ce qui orne notre culte est une marque d'honneur, pour distinguer les lieux, les choses et les personnes consacrées à Dieu. Outre cela, les ornements extérieurs élèvent l'âme vers Dieu en l'entretenant de pieuses pensées. Les chandelles, par exemple, nous apprennent que, comme la lumière brille autour de l'autel, de même la foi doit briller dans notre âme (12). La fumée de l'encens nous enseigne que, comme les parfums s'élèvent vers le ciel avec une agréable odeur, de même notre cœur doit se détacher de

(12) Voyez dans la Liturgie du Samedi-Saint comment le Cierge Pascal représente la lumière que Jésus-Christ a apportée dans le monde. « Oramus ut corensitæ ad noctis hujus caliginem destruendam perseveret, etc. »

Digitized by Google

la terre, et s'élever vers Dieu par de douces affections (13). Les cendres que l'on nous met sur la tête, nous rappellent la sentence portée contre notre premier père. Elles nous disent que nous sommes poussière et que nous retournerons en poussière (14). Ainsi il n'y a pas de cérémonie dans l'Église catholique qui ne rappelle au chrétien quelque sainte maxime, ou quelque devoir à remplir.

La Mère. — Monsieur, je dois vous l'avouer, ce que vous dites me paraît bon. Ça me plaît. Je n'avais jamais pensé à cela. Nous regardions tout ça bien autrement, nous autres!...

Le Touriste. — Il en a malheureusement toujours été ainsi des protestants. La Religion catholique n'est tournée en ridicule que par ce qu'on ne la connait pas. Étudiez-la, et vous l'aimerez.

David. — Mais, cette idée cependant de faire

(13) « Dirigatur Domine oratio mea sicut incensum in conspectu tuo. » *Office du Dimanche.*

(14) « Memento homo quia pulvis es, et in pulverem reverteris. » Liturgie du mercredi-des-cendres. Les flambeaux, l'encens, les cendres, etc., étaient déjà en usage chez les Hébreux, par ordre de Dieu même. Voyez les livres de Moïse. L'usage n'est donc pas ridicule.

Digitized by Google

avec le même morceau de bois une auge pour de vils animaux, et une croix que vous placez sur les autels, est bien un peu ridicule.

Le Touriste. — Mais, dites-moi, est-ce que avec la même terre le potier ne fait pas des vases que vous mettez sur votre table, et d'autres que vous cachez aux yeux du monde (15)? et cependant le trouvez-vous ridicule?

David. — Mais nous, nous n'adorons pas les écuelles.

Le Touriste. — Je pourrais bien vous dire, en passant, que souvent vous honorez plus votre écuelle que Dieu même; mais, laissons les plaisanteries. Au sérieux, je vous dirai que, nous non plus, nous n'adorons pas le bois matériel de la croix. Vous devez savoir que la figure du crucifix n'est pour nous qu'un signe destiné à nous faire souvenir de la mort que Jésus-Christ a soufferte pour la rédemption du monde.

David. — Mais, vous ôtez votre chapeau devant la croix.

Le Touriste. — Oui, en signe de respect pour Jésus-Christ, parce que nous lisons dans la Bible que, au nom de Jésus-Christ, tout genou doit fléchir dans le ciel, sur la terre, et jusque dans

(15) *Ep. aux Romains.* ch. IX. v. 21.

Digitized by Google

les enfers (16). Si tout doit s'incliner *au nom* de Jésus-Christ, à plus forte raison doit-on le faire aussi devant son *image*, qui est comme une parole visible nous rappelant la vie et les actes du Rédempteur. C'est une parole d'autant plus expressive, que tout le monde sait la lire, les savants comme les ignorants.

David. — C'est justement là que je vous attendais. Puisque vous avez nommé les images, je vous dis, moi, que vous, avec vos images, vous contrevenez au second commandement de Dieu.

Le Touriste. — Qu'est-ce que le second commandement a de commun avec les images? S'il m'en souvient bien, voici le second commandement: « *Tu ne prendras pas le nom de Dieu en vain.* »

David. — Ah! ah! voilà l'affaire! voilà où les Prêtres falsifient la Bible, pour vendre leurs petites idoles. Le second commandement dit *de ne pas faire des images*, et vos Prêtres l'ont fait disparaître. Oh! puisque vous n'avez pas tous les commandements que Dieu a donnés!...

Le Touriste. — Je vois ce que vous voulez dire, mon ami; je comprends maintenant le piége dans

(16) *Ep. aux Philippiens.* ch. II. v. 10.

Digitized by Google

lequel vous tombez vous autres, bonnes gens que vous êtes! En ceci, comme dans tout le reste, vous êtes encore trompés par vos Pasteurs. Et afin que vous compreniez bien ma pensée, je vous dirai que les paroles de l'*Exode*, dont vos Pasteurs forment le *second commandement*, ne sont autre chose que la pure explication du *premier*. En effet, le premier commandement commence ainsi: « Vous n'aurez point d'autre Dieu devant moi; » puis il continue: « Vous ne ferez pas des images, ni d'autres ressemblances...; vous ne les adorerez pas, parce que je suis votre Dieu. » Ces dernières paroles sont évidemment la suite et l'explication des premières; c'est comme si le Seigneur eût dit: « Je suis seul le Seigneur votre Dieu; vous n'aurez pas d'autre Dieu devant moi; » explication nécessaire à cette époque, où les Juifs vivaient au milieu des idolâtres, et étaient eux-mêmes très-enclins à l'idolâtrie. Cette interprétation est positivement confirmée par le texte du *Lévitique*, c. 26, v. 1, où il est dit: « C'est moi qui suis votre Dieu: vous ne ferez pas des idoles, ni des images.... *pour les adorer.* » Lisez, au contraire, le Nouveau Testament tout entier; vous n'y trouverez pas une seule parole qui défende d'avoir des images.

David.—Mais, en attendant, Dieu a dit: « *Vous*

Digitized by Google

« ne ferez pas des images; vous ne les adorerez pas. » Donc vous désobeissez, en en faisant; ça me parait clair comme le jour.

Le Touriste. — Dieu commanda aux Hébreux de sacrifier des tauraux, des agneaux, des colombes, et de circoncire les enfants: le faites vous? Et cependant, vous ne craignez pas que ce soit là une désobéissance. Tout le monde sait, en effet, qu'il y a dans l'Ancien Testament beaucoup de choses qui ne concernent que les juifs, et qui ne regardent plus les chrétiens. Au reste, si nous devions prendre à la lettre les paroles de l'*Éxode*: *Vous ne ferez pas des images*, vous y désobéiriez aussi bien que nous; car j'ai vu, dans quelques-uns de vos temples, la *colombe* qui représente le Saint-Esprit. Mais, à quoi bon chercher dans vos temples? Qu'avez-vous là de suspendu à la muraille? (et je lui indiquai les portraits du Colonel Bekwith et du docteur Stephen Killiam Gily, tous deux protestants.)

David. — Oh! d'abord pour le pigeon je vous le dis net, je n'aime pas le pigeon dans le temple. Je ne sais pas comment diable on est allé mettre là un pigeon. C'est un caprice du peintre ou du Ministre.— Maintenant pour le portrait du Colonel, et puis de cet autre là, c'est chose bien diverse; ça

fait figure, ça arrange une pièce; en un mot, c'est un ornement.

Le Touriste. — Chez-nous aussi les tableaux sont des ornements de nos églises.

David. — Mais, vous, vous les adorez.

Le Touriste. — Erreur, mon ami, erreur et calomnie. Jamais les catholiques n'ont adoré les images ni les statues. Ils n'adorent que Dieu seul; c'est une insigne calomnie de la part des Ministres protestants d'avancer que les catholiques adorent les images et les statues, mais une calomnie qui leur est très-profitable; car une fois que leurs ouailles ont cru, sur leur parole, à de pareils actes d'idolâtrie, elles éprouvent une telle aversion pour la religion catholique, qu'elles ne cherchent plus à l'embrasser, à moins qu'elles ne viennent à découvrir la fausseté de ce qu'on leur a fait croire. Les catholiques n'adorent donc pas les statues, ni les images, ils les révèrent seulement. Mais, et vous, est-ce que vous méprisez les portraits que vous avez là?

David. — Non: nous les conservons en souvenir et en l'honneur des bienfaiteurs qu'ils représentent; mais nous ne rendons aucun culte à ce papier.

Le Touriste. — Et nous, non plus, nous ne rendons aucun culte au papier, ni à la toile

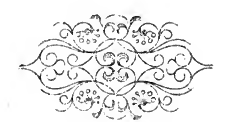
sur lesquels les Saints sont représentés (17); mais nous les conservons seulement en souvenir et en l'honneur de ces personnes, que, d'après votre confession de foi elle-même, « il est permis de considérer comme saintes, et dont on peut honorer les vertus, et imiter les exemples (18).»

(17) *Le Concile de Trente*, Sess. xxv, recommande « de garder et de retenir spécialement dans les temples les images de J.-C, de la Sainte Vierge et des autres Saints, de leur rendre l'honneur et la vénération qui leur sont dus; non que l'on croie qu'il y ait là-dedans quelque divinité ou quelque vertu qui doive les faire honorer, ou qu'on doive leur demander quelque chose, ou mettre en elles notre confiance, comme faisaient autrefois les gentils, qui mettaient leurs espérances dans leurs idoles; mais parce que l'honneur qui leur est rendu, se rapporte aux personnes qu'elles représentent; en sorte que, en les baisant, en nous découvrant et en nous prosternant devant elles, nous adorions J.-C., et nous vénérions les Saints dont elles sont la figure.» — Voyez *Les Considérations sur le protestantisme*, où les objections des protestants sur le culte catholique sont pulvérisées. Voyez aussi la Pastorale de l'Evêque de Pignerol de 1839, sur le culte des Saints, à l'occasion de la béatification des Bienheureux de la Maison de Savoie.

(18) *Confession de foi de l'an* 1655, *art.* XXIII; *Livre de Famille*, p. 101.

Digitized by Google

Cet entretien avait été assez long. Pendant ce temps les nuages s'étaient élevés, et le ciel présentait déjà quelques éclaircies. Un brillant rayon de soleil vint frapper les vitres luisantes de la fenêtre, et m'avertit que je pouvais sortir. Il se faisait tard, et l'heure de midi n'était pas éloignée. Je me levai, et, après avoir remercié mes hôtes, et surtout l'aimable Judith qui venait de rentrer, je pris congé et je partis pour le Presbytère. Un petit sentier rapide me conduisit d'abord au grand chemin. Je pressai le pas, et j'arrivai au moment où Marie allait servir un dîner frugal. Je m'attablai avec mon bon Curé, fort content de ma promenade du matin



Digitized by Google

Digitized by Google



CHAPITRE IV.

Les Vaudois sur le champ de la discussion. Une âme sur le chemin de la vérité. La plus terrible des sentences. Frayeur et consolations. Une visite secrète. Une maison en état de siége. Achat de consciences. Venez avec moi *ou excursion nocturne. Le Régent, l'Ancien et le Curé. Discussion importante. Une Vaudoise faisant le docteur. Une Vaudoise au lit de la mort. Mille francs pour un acte de charité et de liberté de conscience. Dernières paroles d'une moribonde. Une Vaudoise rendue à la vie par sa servante. Les Vaudois meurent-ils en* martyrs *ou en* confesseurs?



La plupart des Vaudois s'ennuient facilement, si l'on cherche à les entretenir sur des questions de religion. Ils emploient la méthode qu'il serait bon de suivre, en fait de médisance: ils s'échappent

Digitized by Google

adroitement, ou changent de discours. Quelques-uns, plus polis, entrent en conversation avec vous, et se montrent d'autant plus faciles à se rendre à vos raisonnements, qu'ils ont moins envie d'en profiter. D'autres suivent une méthode toute différente: de quelque manière qu'ils se soient laissés entraîner à parler de religion, une fois qu'ils sont sur ce terrain, ils se montrent chauds, aigres et parfois indiscrets, pour ne rien dire de plus. A la fin d'une longue discussion avec eux, vous les trouvez aussi obstinés et aussi attachés à leurs idées, qu'ils l'étaient au commencement. Il y a de quoi déconcerter.

Cependant avec ceux-ci tout n'est pas perdu. Ce sont des hommes dominés par une idée. Ils ont du caractère. L'obstination et l'aigreur qu'ils mettent dans la dispute, sont produites chez eux par un peu d'amour-propre; mais elles sont peut-être aussi un hommage rendu à la vérité. La discussion une fois terminée, et l'homme rentré seul en lui-même, l'amour-propre n'a plus de raisons pour résister à la vérité. Le cœur n'ayant plus d'entraves se laisse entraîner tout doucement aux raisonnements, dont il n'avait pas senti la justesse ni la force, dans la chaleur de la dispute, ou que même il avait cru de son honneur de rejeter.

Digitized by Google

David était de ceux-ci. En bon soldat, il n'aurait pas reculé d'un pouce, en présence de son adversaire. Au risque d'avancer les plus lourdes bêtises, il défendait sa thèse à la pointe de l'épée. Mais dès qu'il se retrouva seul avec lui-même, ce fut tout autre chose. Il lui revenait souvent à l'esprit quelques-unes des ces raisons claires, simples et pressantes qu'il avait entendues; de ces raisons qu'un bon catholique, même médiocrement instruit de sa religion, peut trouver et exposer aux adversaires de ses croyances. Il ne se sentait pas le sot courage de les rejeter, sans les avoir examinées, comme font la plupart de ceux qui sont pétris de préventions et de préjugés. Mais les examiner de près, et en sentir toute la force, c'était la même chose.

Par des motifs de sentiments plutôt que de raison, la mère de Judith avait conçu une certaine affection pour la religion catholique. C'était la religion de Judith. Or, depuis quelque temps, la mère avait appris à mieux connaître sa fille, et elle commençait à l'aimer avec toute la tendresse d'un cœur de mère. Cette tendresse croissait même, chaque jour, en proportion de la reconnaissance que lui inspiraient les soins affectueux que cette vertueuse fille ne cessait de lui prodiguer. Le fait est que depuis le jour où je les

Digitized by Google

vis, David et la mère de Judith comparaient souvent ensemble, dans de paisibles entretiens, ce qu'ils appelaient le beau côté de chacune des deux religions, et que dès lors ils ne trouvaient plus si déraisonnable le culte catholique. Ces bonnes dispositions, soutenues par les raisonnements simples, mais efficaces de Judith, et plus encore par l'exemple de ses vertus angéliques, préparaient peu à peu une œuvre que Dieu semblait vouloir conduire à bonne fin. Ajoutez à cela que la bonne vieille, accablée par l'âge et par les infirmités, voyant la vie sur le point de lui échapper, ouvrait plus facilement son cœur à ces saintes pensées, qui, lorsqu'elles s'emparent une fois de l'homme, le transforment totalement. Elle se représentait quelquefois à l'esprit le nouvel état où elle allait se trouver, sans retour, aussitôt après sa mort. Déjà il lui semblait paraître devant le Souverain Juge, et entendre ces paroles terribles : « Malheureuse ! pourquoi avez-vous « étouffé les doutes que par une grâce particulière « je faisais naître dans votre esprit sur la religion « protestante ? Pourquoi avez-vous rejeté la reli-« gion catholique, sans chercher à la bien con-« naître, malgré la facilité et les moyens que vous « en aviez ? Pourquoi, âme infidèle, pourquoi « n'avez-vous pas suivi les bonnes inspirations

« que je vous ai données? Pourquoi, par la crainte « puérile de vous exposer aux railleries des pro- « testants, avez-vous continué à vivre dans une re- « ligion qui commençait à vous paraître moins sûre « et moins bonne? Vous avez craint le monde plus « que moi, qui suis votre Dieu! Allez, âme mau- « dite, allez pour une éternité avec les maudits! »

Alors son imagination s'exaltait. Il lui semblait voir déjà le gouffre de l'enfer s'ouvrir béant sous ses pieds. Glacée de frayeur, elle s'agitait, et, comme pour se distraire, elle appelait Judith et la priait tantôt de lui donner quelque boisson, tantôt d'arranger ses coussins, tantôt de la mettre dans une situation plus commode, tantôt de lui rendre d'autres services. Tout cela cependant n'empêchait pas la maladie d'empirer; ce qui pouvait bien être le résultat de ses pénibles et secrètes inquiétudes de conscience. Un jour enfin elle fut obligée de se mettre au lit: helas! ce fut pour ne plus le quitter! Le médecin vint la visiter, et, au sortir de la chambre, l'air grave et soucieux, il prit Judith à part, et lui dit qu'il n'y avait plus d'espoir.

Je ne m'attacherai pas ici à peindre la douleur si vive, et en même temps si pleine de sainte résignation, qu'éprouva Judith. Ce que je dois faire connaître, c'est le zèle qu'elle déploya

Digitized by Google

pour arracher sa chère mère aux vieilles habitudes dans lesquelles elle avait vécu, et qui étaient alors à peu près le seul obstacle à sa conversion: elle priait continuellement pour elle; elle redoublait ses soins, et tâchait, avec les secours corporels, de lui donner aussi quelques consolations spirituelles.—Oh! ma mère, disait-elle, si vous pouviez goûter ces douces consolations, cette admirable tranquillité, cette sainte résignation que nos sacrements donnent aux malades! ah! vous ne seriez pas dans l'inquiétude où je vous vois!

Et, lorsque par hazard le Ministre venait la visiter, Judith, après son départ, lui disait:

—Oh! ma mère, nos prêtres portent au lit des malades bien autre chose que des paroles sèches et arides, que chacun de nous pourrait dire, et même avec plus d'onction et d'affection que vos Ministres! Nos prêtres apportent les grâces dont ils sont les dispensateurs (1). Ils apportent le pain des Anges, le pain qui est réellement le corps du Seigneur (2). Ils apportent l'Extrême-

(1) *Ep.* 1. *au Cor.* c. IV, v. 1.

(2) *Math.* c. XXVI, v. 26.—*Marc.* c. XIV, v. 22.—*Luc.* c. XXII, v. 19.

Digitized by Google

Onction prescrite par S. Jacques, et leur prière sauve et soulage le malade (3).

Judith s'exprimait avec une grâce admirable, et de la manière la plus touchante et la plus affectueuse. C'était, en un mot, le langage de la fille la plus aimante et la plus dévouée à sa mère, et la plus zéléé pour son bonheur éternel. Elle n'eut pas un moment de repos, qu'elle n'eût envoyé, dans le plus grand secret, prévenir M. le Curé que sa mère se mourait peu à peu, et le prier de venir l'assister quelques moments. Mais la grande difficulté c'était de l'introduire dans la maison, pour parler à la malade. Les prêtres qui habitent les Vallées Vaudoises savent tous que c'est en vain qu'ils prétendraient arriver au chevet d'un Vaudois malade, même sur ses instances les plus vives; on y fait si bonne garde de tout côté qu'il n'y a pas de citadelle mieux défendue. Cependant, la mère ayant manifesté le désir de s'entretenir avec le Curé, qui passait pour un homme plein de bonté et de tolérance, céda aux sollicitations de Judith, et le reçut au moment où les hommes étaient sortis de la maison, et les voisines occupées à une lessive.

(3) *Ep. de S. Jacq.* c. v, v. 13, 14.

Il serait trop long, et il faudrait répéter une grande partie de ce que nous avons dit, si nous voulions rapporter toute la conversation qui eût lieu. Sur la fin, la malade se montrait presque convaincue; mais la prudence ne permettait pas au Curé de s'arrêter d'avantage. Il s'en retourna inaperçu, comme il était venu. Cependant, soit par suite du changement opéré dans la malade, soit par la difficulté de cacher si bien de telles démarches, qu'il n'en reste quelque trace, le fait est que les gardiens se doutèrent probablement de quelque chose. Depuis lors, on prit de telles précautions, pour empêcher une nouvelle entrevue, que vous eussiez cru la maison de la malade dans un véritable état de siége

Le Ministre et sa femme rôdaient continuellement par-là près. La femme de l'ancien, femme plein de présomption, s'il en fut jamais, et des plus acharnées contre les catholiques, était aussi de la partie. Souvent encore on y voyait arriver le Régent (4), avec l'Ancien du quartier.

(4) Les *Régents*, ce sont les maîtres d'école; et les *Anciens*, certains officiers de police ecclésiastique. Chaque quartier en possède un. Ils sont de l'invention de Calvin, qui voulut par-là parodier les prêtres; car le mot latin *presbyter* qui est d'origine grecque,

Celui-ci cherchait à dissuader la malade de se convertir, en lui exposant des raisons *dorées*, c'est-à-dire, en lui faisant glisser quelques pièces dans les mains, afin, disait-il modestement, qu'elle pût se soulager dans ses besoins (5). Cela se concevrait peut-être, s'il eût été question d'une femme misérable et abandonnée; mais employer un pareil procédé à l'égard d'une personne aisée! et que de pareils arguments soient souvent mis en œuvre et avec fruit par des protestants! je ne l'aurais jamais cru, si je ne l'avais appris d'une manière certaine par Judith, et par plusieurs protestants qui vantaient ainsi la charité Vaudoise. Lorsque les catholiques secourent des personnes converties, réduites à la misère par suite de l'abandon de leurs coreligionnaires, cela s'appelle, en langage vaudois, *acheter les consciences;* mais donner de l'argent à une malade

signifie aussi *vieillard*, *ancien*. Les Anciens réunis aux Diacres ou trésoriers de la congrégation de charité, et présidés par le Ministre, forment le consistoire. *Un Ministre* qui n'a d'autre charge que celle de prêcher, *un officier de police*, *un trésorier:* voilà à quelles misérables dimensions Calvin et ses imitateurs réduisirent l'auguste Ministère des Evêques, des Prêtres et des Diacres.

(5) Ce fait est arrivé en décembre 1843.

aisée qui sent le besoin de se convertir au catholicisme, et le lui donner précisément afin qu'elle chasse cette pensée; ce n'est plus acheter une conscience; cela s'appelle, en termes Vaudois, prévoyance, prudence, charité; c'est une vertu libérale, que nous autres catholiques ne connaissons pas, et dont nous ignorons jusqu'au nom.

Un soir qu'il était déjà tard, ayant soupé tout seul avec M. le Curé, je le vis se lever d'une manière résolue, comme pour exécuter quelque chose de prémédité, et je l'entendis dire à demi-voix: *In nomine Domini Jesu Christi, amen.* Il alluma une lanterne, prit son chapeau, et me fit un signe avec la tête, en me disant:

— Venez avec moi: les curés, les médecins et les carabiniers ont aussi leurs excursions nocturnes.

Le temps était réellement propice pour une expédition secrète. La lune ne se montrait pas, et de gros nuages interceptaient la faible lumière des étoiles. Je le suivis volontiers; car je ne me séparais jamais de lui qu'avec regret. Chemin faisant, mon ami me raconta que Judith lui avait fait dire, que, ce jour-là, ses deux frères étaient allés à la ville, et qu'ils devaient y passer la nuit et une partie du lendemain pour quelques affaires; qu'elle se trouvait donc seule à la maison, pour garder sa mére; que c'était là une

occasion favorable que Dieu avait ménagée, et qu'il ne fallait pas négliger, dans l'intérêt de sa mère.

Tout en nous entretenant sur ce sujet, nous arrivâmes, à la lueur de notre lanterne, à la maison de la malade. Personne à cette heure tardive ne pouvait soupçonner notre arrivée; cependant la malade était gardée. En entrant dans la chambre, nous aperçûmes, dans l'embrâsure de la fenêtre, deux hommes qui causaient ensemble: c'était le Régent et l'Ancien. Celui-ci était un homme mûr, celui-là, un jeune homme: tous deux cependant avaient des mœurs assez douces.

Cette compagnie inattendue ne déconcerta nullement M. le Curé. Aussi ne crut-il pas devoir dissimuler ses intentions; mais, après quelques paroles de politesse aux assistants, il s'assit auprès du lit de la malade et dit à celle-ci:

— Mère, vous connaissez le motif de ma visite? Dans l'état où vous êtes il est inutile de vouloir vous faire illusion. Si vous voulez accomplir le pieux dessein que vous avez laissé entrevoir, vous en avez encore le temps.

— Monsieur, je vous vois toujours avec plaisir, se contenta-t-elle de répondre d'un ton languissant et embarrassé.

Digitized by Google

Alors le Curé se tourna vers les deux témoins qui étaient là, et leur dit avec une franchise et une affabilité qui lui sont propres:

— Messieurs, je viens remplir ici un office qui doit vous peiner; mais, puisque la malade me voit volontiers, mon devoir exige que je ne la prive pas des secours qu'elle désire, pour parvenir à la connaissance de la vérité.

La franchise d'un pareil début les frappa; voyant la bonté et la douceur avec lesquelles le Curé les traitait, ils n'osèrent se fâcher. L'Ancien prit alors la parole, quoique avec un peu d'hésitation.

— Monsieur, lui dit-il, il n'y a pas de mal là: chacun travaille pour sa religion.

Et le Régent que son âge rendait encore plus timide, ajouta: — Si vous désirez même que nous nous retirions...?

— Non, non, reprit le Curé; au contraire, je suis bien aise que vous restiez ici, et que vous puissiez voir que je n'use ni de violence, ni de supercherie. Je suis venu parce que cette malade me désirait, et je n'ai d'autres armes que celles de la parole de vie. Je laisse ensuite à chacun la liberté d'en profiter ou non, selon qu'il désire se sauver ou se perdre. Les protestants, comme vous voyez, ne peuvent pas blâ-

mer une telle manière d'agir; elle laisse une entière liberté de conscience. Le Curé, après avoir échangé avec eux quelques propos sans importance, se remit à exhorter la malade qui donnait des marques évidentes du déplaisir qu'elle éprouvait de voir ces deux Vaudois en sa présence.

Je ne rapporterai pas ici les paroles pleines de douceur, ni les raisons persuasives que le bon Prêtre employa pour faire sentir à cette femme la nécessité d'assurer son salut; je dirai seulement qu'il insistait surtout avec force sur le peu de tranquillité que laisse à l'âme une religion privée de tout moyen surnaturel pour expier les péchés.

— Nous avons tous commis des fautes, disait-il, en s'adressant aux deux gardiens de la malade, qui s'étaient approchés du lit; celui qui affirme être sans fautes, se trompe lui-même (6). Or, d'après cela, par quel moyen prétendez-vous avoir expié les vôtres?

— Avec le repentir, répondit l'un d'eux.

Et le Prêtre:

— Qui vous assure que le repentir suffit, puisque Dieu a laissé à ses Ministres le pouvoir de re-

(6) *Ep. 1. de S. Jean*, c. 1, v. 8.

mettre ou de retenir les péchés? Ne lisez-vous pas dans S. Jean qu'il a été dit aux premiers Pasteurs de l'Église: *Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remetrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez* (7)?

— C'est vrai, nous le lisons aussi dans S. Jean.

— Eh bien! reprit le Prêtre, si Dieu a établi ce moyen pour purifier les consciences, que vous dira-t-il, à vous autres, qui par pure obstination ne voulez pas en user? Ma bonne mère, continua-t-il en se tournant vers la malade, ce n'est plus le moment de plaisanter; d'ici à quelques jours, vous aurez peut-être à vous présenter devant Jésus-Christ, qui a établi la confession pour vous, comme pour les autres. Eh bien! quelle excuse lui apporterez-vous, pour n'avoir pas voulu vous en servir? Que lui direz-vous?

La malade soupira et resta muette. L'Ancien prit la parole à sa place:

— C'est à Dieu, dit-il, et non aux hommes, qu'il appartient de pardonner; car il est écrit qu'un homme ne portera pas les iniquités d'un autre homme.

Le Curé répondit:

—C'est juste: c'est Dieu seul qui pardonne; mais

(7) *Ibid.* c. xx, v. 23.

il ne pardonne qu'à ceux qui emploient les moyens qu'il a établis à cet effet. Or la confession est du nombre de ces moyens; c'est pour cela que Dieu ne pardonne qu'à ceux qui confessent leurs péchés à un prêtre.

— Donc le prêtre, dit l'Ancien, portera les iniquités des chrétiens! ce qui est contraire à l'Écriture.

— Du tout, reprit le Curé; le confesseur ne porte pas plus les péchés des pénitents, que les Ministres ne portent le péché originel des enfants qu'ils baptisent.

—Mais la confession rend les hommes mauvais; parce que la facilité du pardon engage les hommes à pécher plus facilement.

—Si la confession suffisait sans le repentir, vous auriez raison; mais vous avez tort, parce que, pour obtenir le pardon des péchés, nous exigeons tout ce que vous exigez vous-mêmes, et nous demandons de plus la confession et l'absolution. Il est facile de comprendre combien d'avantages emporte avec soi l'obligation de se confesser, et de s'humilier devant un prêtre; mais ce serait trop long de vouloir les passer ici en revue. En conséquence, ma bonne mère, je vous supplie de ne pas vouloir vous priver de ces avantages, en demeurant dans une religion qui ne peut vous donner aucune assurance pour votre salut.

Digitized by Google

Tels furent, quant à la substance du moins, les raisonnements du Curé. Or, soit que nous devions en faire honneur à la douceur de caractère de ces deux Vaudois, soit qu'il faille plutôt l'attribuer à l'extrême bonté, à la grande politesse, et aux termes pleins d'affection avec lesquels celui-ci présenta tous ces raisonnements qui furent assez longs, et qui roulèrent sur un grand nombre de points, c'est un fait que cette discussion se soutint jusqu'au bout d'une manière convenable, modérée, et même pleine de sympathie. Un argument sur lequel M. le Curé aimait à revenir souvent et appuyait fortement, et qui produisait une impression profonde sur la malade, c'était cette grande maxime : ***hors de l'Église catholique il n'y a point de salut.*** A ce sujet la discussion s'échauffait un peu plus ; parce que les protestants soutenaient que c'était cruauté que de condamner à l'enfer tous les dissidents, c'est-à-dire, tous ceux qui n'appartiennent pas à l'Église catholique.

M. le Curé avec un accent grave lui répondit :

— D'abord, MM., nous ne jugeons personne en particulier. Celui qui n'aura jamais eu aucun soupçon sur la fausseté de sa religion, et qui aura bien veçu d'ailleurs, sera traité par Dieu avec miséricorde ; nous le croyons et nous osons l'espérer

Quant à ceux qui auront pu, et qui n'auront pas voulu connaître la fausseté de leurs erreurs, il est vrai qu'il n'y a pas d'espoir pour eux; mais en les avertissant du danger où ils se trouvent, c'est de la bienveillance qu'on leur témoigne, et non pas de la haine.

Dites-moi, ajoutait le Curé, si vous voyiez quelqu'un sur le bord d'un gouffre profond, mais caché, serait-ce une preuve de haine ou une preuve d'amour que de lui crier? arrête! arrête! Eh bien! ce gouffre c'est l'abîme éternel, où se précipite celui qui vit dans l'erreur. Ce n'est pas nous qui l'avons creusé, c'est Dieu lui-même. Or je voyais cette femme, du reste bonne et vertueuse, sur le bord de ce gouffre dévorant. L'aimant comme ma sœur en Jésus-Christ, je n'ai pu m'empêcher de venir l'avertir du danger qu'elle court. Je vous le demande maintenant: si je haïssais cette brave femme, comme vous semblez le croire, me serais-je dérangé à cette heure tardive, pour venir jusques ici? Qu'est-ce qui m'obligeait à me priver cette nuit de mon repos, pour n'en recueillir peut-être que de la malveillance et des ennemis? Le seul motif de ma venue, c'est l'amour que je vous porte, et que je dois vous porter, comme étant mes brebis, quoique égarées du bercail. C'est cet amour qui me force à vous

Digitized by Google

contrister, mais à vous contrister dans l'intérêt de votre salut (8), en faisant retentir à vos oreilles cette terrible menace de l'Évangile: « Celui qui n'écoute pas l'Église, est comme un païen et un publicain (9). »

— Mais nous, nous ne condamnons pas les catholiques, dit le Régent, en l'interrompant.

— Il est impossible, mon bon jeune homme, répondit le Curé, il est impossible que nous ayons tous raison. Il faut nécessairement que, ou les uns ou les autres, nous soyons dans l'erreur. Par exemple, ou Jésus-Christ est dans la Sainte-Cène, ou il n'y est pas. S'il y est, vous vous damnez, vous autres, en méprisant le corps de Jésus-Christ; s'il n'y est pas, c'est nous qui nous damnons, en adorant un morceau du pain. Vous pouvez en dire autant de tous les autres points où notre doctrine diffère de la vôtre.

Mais, que faisaient la mère et la fille pendant tous ces longs dialogues ? me demanderont peut-être ceux qui aiment mieux l'histoire que la controverse. La mère parlait fort peu, s'excusant sur son état de faiblesse; la fille prenait de temps en temps la parole, pour rappeler à sa mère les promesses

(8) *Ep. 2 aux Cor.* c. VIII, v. 9.

(9) *Math.* c. XVIII, v. 17.

Digitized by Google

qu'elle semblait déjà avoir faites. Elle l'engageait à prendre enfin une résolution, à ne pas s'inquiéter de ce que dirait le monde, et à craindre Dieu beaucoup plus que les hommes (10). Elle lui parlait des consolations extraordinaires qu'elle avait éprouvées elle-même, en se faisant catholique. Elle l'entretenait du prix de son âme, et du bonheur du ciel dont elle se serait assuré la possession, en obéissant à la voix de Dieu. Elle l'engageait avec des manières douces et aimables, et avec des raisons si touchantes, puisées dans un cœur tendrement dévoué, qu'elle fût au moment de la gagner tout à fait.

Le Régent et l'Ancien gardaient le silence. Ils ne savaient trop que dire, surtout au moment où M. le Curé, leur parlant avec une force pleine de douceur, leur faisait toucher au doigt les mille contradictions palpables, qui se rencontrent dans leurs livres religieux (11). Mais l'heure marquée par la Providence n'était pas encore sonnée.

(10) *Math.* c. x, v. 28.

(11) Il serait facile de montrer le peu de valeur, ou pour mieux dire, la pauvreté des livres religieux des Vaudois, en mettant en évidence les contradictions continuelles, les amphibologies, les lacunes qu'on y rencontre, et qui sont nécessitées par la fausseté des

Digitized by Google

Dieu permit que, sur ces entrefaites, entrât la femme de l'Ancien qui venait le chercher. Ayant vu le Curé et entendu le sujet de la conversation, elle voulut aussi entrer en lice. Semblable à ces femmes qui ont d'autant plus de langue qu'elles ont moins de tête, elle se mit à dégoiser de telle manière, que c'était à n'y plus tenir, même pour les plus patients. Elle débitait pêle-mêle les sophismes les plus décousus; elle sautait d'une question à l'autre, raisonnait à tort et à travers, et se fâchait à la moindre contradiction. Elle ne voulait pas discuter, mais disputer ou plutôt quereller. Extrêmement susceptible, elle prenait en mauvaise part toutes les observations qu'on lui faisait, criant à tout propos, à la barbe du Curé, que c'étaient là des sottises, des insolences, des injures insupportables, etc.

Cette virulence faisait un contraste admirable avec le calme et la patience inaltérable du bon Curé! Voyant que les observations les plus charitables, et les invitations les plus polies n'aboutis-

principes. Les habitants de la Lombardie ont un proverbe qui trouve ici une belle et juste application: *I busii son com i cires; ne cattan vunna, è gne vegn sù des*; c'est-à-dire, les mensonges sont comme les cérises; on en prend une, il en vient dix.

Digitized by Google

saient à rien, le Curé se jeta à ses genoux, et lui dit, le front incliné et la main sur le cœur: si je vous ai offensée, ma bonne femme, je vous en demande pardon; mais soyez persuadée, Dieu m'en est témoin! que je n'ai jamais eu l'intention d'offenser personne: ni vous, ni aucun des vôtres. Que dois-je faire de plus? Recevez mes excuses; mais, de grâce, écoutez-moi avec calme.

Un tel acte d'umilité émut les assistants. Ils imposèrent silence à cette énergumène, et firent pour elle mille excuses au Curé! Mais ces cris et ce tapage avait extrêmement fatigué la malade. Nous jugeâmes donc convenable de la laisser reposer (12), et nous sortîmes de la maison. Judith, la pieuse et tendre Judith, resta avec sa chère mère, et continua, les larmes aux yeux, à l'entretenir de saintes pensées, et à lui prodiguer ses soins.

La malade était convaincue de la fausseté de la religion protestante et de la verité de la religion catholique, et bien décidée à ne pas laisser passer le lendemain sans abjurer ses vieilles erreurs.

(12) Cette visite nocturne faite par un Curé à une malade Vaudoise, ce dialogue tenu avec le Régent, l'Ancien et sa femme, ainsi que tout ce qui a été dit sur cette visite, eurent réellement lieu dans le mois de décembre 1843, à.....

Dans cette sainte détermination, elle s'assoupit et dormit un sommeil très-agité. L'idée effrayante qu'elle pouvait mourir avant d'avoir embrassé la vraie religion, la poursuivit et l'obséda pendant son sommeil. Tantôt ses bras décharnés s'agitaient violemment, tantôt ses mains se joignaient d'une manière suppliante; tantôt sa figure était livide et calme, tantôt elle s'animait; alors, on entendait quelques mots profonds, expressions des pensées de son âme: « Mon Dieu! disait-elle, grâce!... pardon... des erreurs! » Quelque fois elle appelait Judith, puis M. le Curé. — « Judith.... Judith... est-il là?... M. le Curé... venez... je veux... mourir... catholique. »

Ces quelques mots recuillis de la bouche de la malade, pendant son sommeil, firent comprendre à Judith que la grâce avait puissamment agi sur l'esprit et le cœur de sa mère, et elle en remerciait tendrement le Seigneur. Ses frères, ainsi que David et l'Ancien qui les avaient aussi entendues, ne se méprenaient pas sur leur sens. « Elle bat la campagne, disait l'un; ce n'est rien; » « une fois réveillée, continuait un autre, ça lui passera bien, je vous en réponds. » L'Ancien, plus connaisseur que tous les autres, fit un signe de tête dubitatif; puis il ajouta. — « Ah! Ah!... je crains bien qu'elle ne finisse comme tant

d'autres. Si elle revient un peu à elle-même, elle est bonne pour faire le plongeon. Prenez garde, prenez garde!!! »

A ces mots prononcés un peu haut, la malade poussa un profond soupir, remua la tête et jeta autour d'elle un regard à demi éteint. C'était six heures du matin. Sa première pensée fut de tenir la promesse qu'elle avait faite la vieille à Judith, promesse qui l'avait tant occupée pendant son sommeil. Elle demande donc le Curé, déclarant qu'elle avait résolu de mourir catholique; que les paroles du prêtre étaient trop vraies, les raisons qu'on lui opposait trop faibles, les vertus de Judith trop aimables, les avertissements qu'elle avait eus en songe trop terribles, pour pouvoir demeurer dans la religion protestante. Les parents qui ne voulaient pas la contrarier en face, cherchèrent à la tromper, en lui faisant entendre, ainsi qu'à Judith, qu'ils ne pouvaient pas s'opposer à une volonté aussi déterminée, et que, par conséquent, ils faisaient appeler le Curé. Jean, feignant de l'envoyer chercher, sortit, au contraire, pour mettre des gardes à la porte, avec ordre d'éloigner toute personne suspecte (13).

(13) Il n'est pas rare, dans les Vallées, de voir les

Mais les heures s'écoulaient, et le Curé n'arrivait point. La malade s'en inquiétait vivement; elle demandait avec instance qu'on le fit venir au plus tôt, parce qu'elle se sentait à ses derniers moments.

Judith s'étant aperçue qu'on l'avait trompée indignement, se jette en désespérée aux pieds de David, et le supplie, par l'ancienne affection qu'il avait eue pour elle, de vouloir bien se prêter aux supplications de sa mère moribonde. David, comme nous l'avons dit plus haut, avait déjà quelque velléité d'embrasser aussi la religion catholique. Ému par les larmes que la piété filiale arrachait à celle qu'il aimait toujours, il cède à ses prières, et pour la consoler et réparer en même temps la déloyauté des frères de Judith, il vole à la maison du Curé; mais il est arrêté. Il se fâche et s'écrie que ce n'est point agir en honnêtes gens

malades trompés de cette manière, et la visite des prêtres catholiques impitoyablement refusée à la sollicitation des moribonds. Un pareil fait est arrivé littéralement en mai 1842. Un certain Vaudois promit successivement depuis la somme de 10 francs, jusqu'à celle de mille à celui des assistants qui serait allé appeler le Curé; mais tous s'y refusèrent obstinément, et le pauvre moribond mourut sans pouvoir ouvrir son cœur à un prêtre catholique!

Digitized by Google

que de s'opposer ainsi par la violénce aux dernières volontés d'un mère à l'agonie. Il continuait à s'emporter, et à menacer les malheureux frères de Judith, lorsqu'un dernier spectacle vint frapper ses yeux.

La mère, ayant découvert la perfidie de ses fils, recueillit le peu de force qui lui restait, et leur dit:

« Fils ingrats, c'est donc ainsi que vous res-
« pectez les prières et les ordres d'une mère ex-
« pirante! Viens au moins, toi, ma chère Judith,
« viens que je te bénisse! Ecoute mes dernières
« paroles: je meurs dans ta foi; je meurs ca-
« tholique... Ma fille, prie pour moi... Et vous, dit-
« elle à l'un des assistants, vous qui avez voulu
« acheter ma conscience, tenez, (ici elle jette
« l'argent qu'on lui avait donné), tenez, voilà
« votre argent; je vous le rends, prenez-le pour
« votre perdition. »

A ce dernier effort, elle perd les sens et la parole. Judith tombe évanouie; on la transporte hors de la maison. Alors on ôte à la moribonde ses coussins et ses couvertures, *afin*, dit-on, *qu'elle puisse mourir plus facilement*; puis tout le monde sort de la maison, et la porte en est fermée. Lorsque Judith eut repris ses sens, elle voulut retourner auprès de sa mère, pour lui

rendre les derniers devoirs que les catholiques rendent aux mourants; mais, pauvre fille! sa mère n'était plus!!!

On sera peut-être tenté de croire que cette conduite des frères de Judith envers leur mère agonisante, montre de leur part un cœur irrité, ou un méchant caractère. Cela n'est point. Ils ne firent que ce que font communément les Vaudois en pareilles circonstances (14); car c'est l'usage, chez

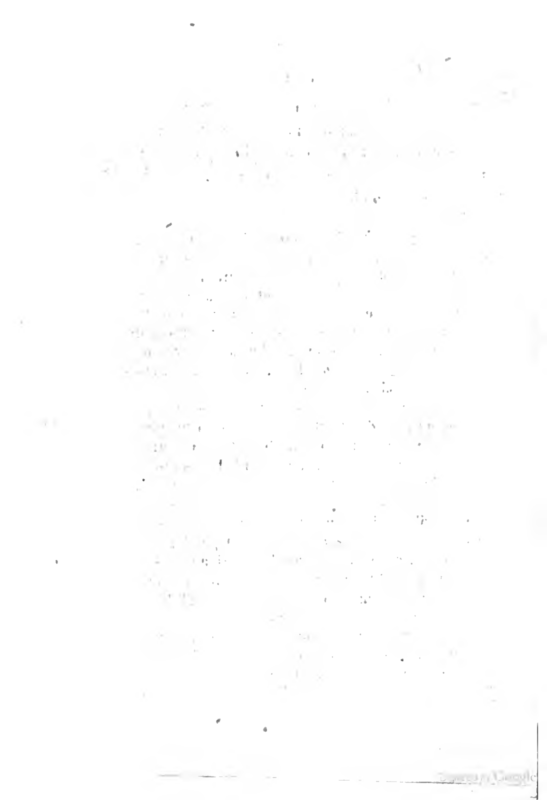
(14) Dans une paroisse des Vallées, il y a quelques années, une Vaudoise qui avait une certaine fortune, se trouva tout-à-coup en danger de mort. Abandonnée de tout le monde, et fermée dans sa chambre par son mari, elle allait expirer. Heureusement elle avait à son service une fille catholique. Celle-ci ne put supporter l'idée de laisser mourir ainsi sa maîtresse, comme un vil animal; elle entra furtivement dans sa chambre, la recouvrit, lui replaça les coussins sous la tête, et lui fit avaler quelques cuillerées d'eau et de bouillon; en un mot, cette bonne fille fit si bien que la malade revint de son agonie et se rétablit parfaitement.

Ce *pieux* usage des Vaudois envers les mourants est très-ancien dans la secte. Il remonte au commencement du XIII siècle, époque de leur entrée dans les Vallées. C'est un leg qu'ils paraissent avoir reçu, après leur expulsion de Lyon, des Cathares, avec lesquels ils ont fait cause commune contre les catholiques dans le midi de la France, et dont quel-

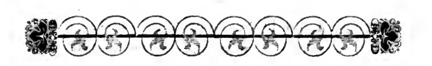
eux, (et on le regarde même comme un acte de bienveillance) d'abandonner les moribonds, et de leur ôter toutes le commodités qui ne serviraient qu'à prolonger en même temps et leur vie et leurs souffrances.

ques-uns peuvent même s'être réfugiés avec eux, à l'époque de la croisade contre les hérétiques, en 1209. Or, voici, d'après un écrivain du XIII siècle, comment les Cathares en agissaient à l'égard de leurs adeptes, au lit de la mort: «Voulez-vous, disaient-ils « au malade, être placé, dans le royaume des cieux, « au rang des Martyrs, ou à celui des Confesseurs? « Si le malade choisissait le rang des Martyrs, alors « on l'étranglait avec un essuie-main préparé pour « cela, et l'on fermait la porte. Mais si le malade pré- « férait le rang des Confesseurs, alors on lui impo- « sait les mains, puis on lui refusait toute nourriture « et même une goutte d'eau, et on le laissait mourir « de faim. » ..... Dant ei optionem: utrum velit in regno cœlorum esse cum sanctis Martyribus vel Confessoribus. Si autem elegerit statum martyrum, tunc *manutergio* ad hoc specialiter deputato, ipsum strangulant, ostio super eum clauso. Si autem Confessorum elegerit, tunc post manuum impositionem nil dant ei ad esum, nec puram aquam ad bibendum, et ita fame ipsum perimunt. Reinerus, Bibl. PP. t. IV. pars II. c. VI. — Nous laissons au lecteur le soin de qualifier la conduite des Vaudois du 19.e siècle envers les mourants, et de décider si ceux-ci doivent être classés au rang des *Martyrs*, ou à celui des *Confesseurs*.

Digitized by Google



Digitized by Google



CHAPITRE V.

Une sépulture Vaudoise. Les libations. Marche édifiante du convoi funèbre. Les pleureuses. Cimetières Vaudois anciens et modernes. Prières pour les morts. Oraison funèbre par un Ministre. Les commentateurs de l'oraison funèbre. Tariffe pour certains offices. Une bacchanale. Un lutteur et une croix. Le nouveau-né. Doctrine des Ministres sur le Baptême. Un Vaudois faisant la leçon à un Ministre. Monologue et résolution de David. Manière d'apitoyer les Crésus protestants. Délicatesse et pudeur de Judith comparées à celles des filles Vaudoises. La vertu récompensée. Epilogue.



Ceux d'entre mes lecteurs qui auront le bonheur, à leur dernier soupir, d'être compté au petit nombre des élus (1), trouveront-ils dans le ciel l'âme de la défunte? sera-t-elle une de ces âmes

(1) S. Matt. c. XX, v. 16; -- c. XXII, v. 14.

Digitized by Google

fortunées, à qui le Seigneur aura remis directement ses péchés? espérons-le: la miséricorde Divine est si grande! Si, au courage qu'elle eut de faire sa profession de foi en présence de toute sa famille, la mère de Judith a réuni un souverain repentir, une contrition parfaite de sa négligence passée, et de toutes ses fautes, notre espérance ne sera point vaine. Pour Judith, cette espérance s'était changée en certitude; car, sans cela, quelle n'aurait pas été la désolation de cette pauvre fille!

Mais cette question ne se présentait pas même à l'esprit de Judith, et bien moins encore à celui des autres personnes de la maison. Celles-ci avaient d'autres soucis, et des soucis plus importants aux yeux de la chair. Il fallait, avant tout, empêcher que l'abjuration encore secrète de la mère ne se divulgât dans le pays, au moins jusqu'à ce qu'elle eût été ensevelie avec les honneurs de leur culte. David commençait à être suspect; on prit donc le parti de l'éloigner, en le chargeant d'aller donner part du décès à ceux des parents qui habitaient dans les Vallées les plus éloignées. Judith fut mise sous bonne garde; quand aux autres, on n'avait rien à craindre.

La défunte n'était pas encore entièrement

froide, qu'on s'empressa de la laver, de changer ses linges et de la coudre dans un linceul. On l'étendit ensuite sur une planche reposant d'un côté sur le bord du lit, et de l'autre sur une chaise. Le lendemain, de tous les points des Vallées, arrivèrent les parents et les amis de la maison. On leur distribua à tous des crêpes noirs pour les coiffes et les chapeaux. On ne manqua pas de servir le diner d'usage, suivant la coutume des Vallées. Ce fut une table de cinquante personnes au moins, où l'on entendit beaucoup plus le bruit des verres et le train des convives, que leurs gémissements sur la défunte. Je ne fais point cette observation pour déverser le mépris sur les Vallées; car, malheureusement, elle rencontre aussi quelque fois son application dans d'autres endroits.

L'heure de la sépulture arrive. De tous côtés une foule nombreuse accourt. Tout le pays est en mouvement. On dirait la maison en fête, plutôt qu'en deuil. Du monde dans la chambre, du monde dans la cuisine, du monde sur la galerie et les escaliers, du monde dans la cour, du monde dans les abords de la maison: partout on bourdonne, on fourmille. Pendant que la défunte est placée dans la bière, on procède à une *aspersion* fort curieuse et d'un nouveau genre: deux

hommes se présentent chargés d'un énorme baquet (1) d'un petit vin clairet du pays, qu'ils promènent, à l'aide d'un bâton passé dans les deux anses, au milieu de la foule nombreuse, d'autres distribuant des tasses et des verres, pour faire d'amples libations en l'honneur de la défunte. Les plus édifiants, après quelques rasades bien restaurantes, faisaient courir la tasse à leurs voisins, puis passant pieusement sur leurs lèvres la manche de leur habit, ils s'écriaient en soupirant: *Quelle bonne femme, que cette pauvre vieille!*

Après ces libations, quatre hommes ouvrent la marche, la bière sur leurs épaules. Elle était recouverte d'un grand poêle noir, sur le quel ne figure jamais la croix en larges bandes d'étoffe à couleur blanche ou jaune, comme on la voit dans les draps mortuaires chez les catholiques. Ce serait une insigne superstition pour les Vaudois, pour ne pas dire, un sacrilége. La foule accompagne la défunte pêle-mêle; les uns en cohue tumultueuse et confuse, les autres par groupes détachés, selon que le hasard en décide, ou plutôt selon que les guident leurs intérêts ou leurs sympathies. Les uns parlent de leurs affaires, les

(1) Voyez aussi Béattie; *Vallées Vaudoises pittoresques*; Paris 1838.

autres rappellent les faits et gestes de la défunte. Ceux-ci plaisantent, rient, jasent; d'autres donnent le bras à leurs amantes et affichent le scandale. Les femmes les plus exemplaires travaillent à tricoter des bas.

A la queue du convoi venaient les pleureuses. Ce rôle serait échu à Judith, comme la plus proche parente de la maison; mais la vraie douleur n'aime pas à se donner en spectacle. Judith était à l'église catholique, prosternée aux pieds des saints autels. Elle confiait sa douleur et ses angoisses à Marie, Reine des affligés, et elle recommandait à Dieu l'âme de sa pauvre mère. A son défaut, le rôle de pleureuse passa à ses deux autres sœurs, qui, pendant la longue maladie de leur mère, ne lui firent que de rares visites, si toutefois elles lui en firent. Elles le remplirent admirablement: vêtues en deuil et soutenues par d'autres parentes, elles faisaient retentir l'air de leurs cris perçants, elles sanglotaient, elles se démenaient comme des désespérées.

Ainsi l'on chemina vers le cimetière, vaste enceinte où l'on voit quelques pierres tumulaires et quelques inscriptions en l'honneur des personnes remarquables qui y sont ensevelies; mais vous y chercheriez en vain un signe religieux quelconque. Il semble peu convenable aux Vau-

Digitized by Google

dois de voir reposer, à l'ombre d'une croix, les restes de ceux qu'ils croient cependant rachetés par celui qui est mort sur la croix. Autrefois les cimetières Vaudois étaient plus modestes. C'était tout simplement un pré, sans mur de clôture, parsemé de pierres dressées sur chaque tombe, comme on le voit encore dans les restes d'un ancien cimetière à Puméan et à Prarustin, tout près de l'église catholique.

A l'époque où les Vaudois commencèrent à s'établir dans les Vallées, ils avaient une horreur profonde pour tout signe extérieur de religion: églises murées (2), clochers, orgues, cantiques sacrés (3), cimetières, tout leur était en exécration, et leur semblait proscrit par les Saintes Écritures. Il était donc tout naturel alors qu'un champ nu dût suffire pour leurs sépultures. Mais ce que je ne sais trop comprendre, c'est que

(2) « Ils se moquent des églises murées; ils les regardent comme des greniers... Ils disent que Dieu n'habite pas là, selon *les actes des Apôtres*, c. XXVII ». Reinier *contre les Vaudois*, c. V.—Voyez aussi Polychdorf et Monéta.

(3) « Ils réprouvent les tours, les églises, les cloches, les orgues et les autres ornements des églises. » Jvonet.

Digitized by Google

ces mêmes sectaires aient pu se plaindre par la suite, lorsque les Ducs de Savoie s'opposèrent à leurs innovations et à leurs prétentions de bâtir des temples, d'élever des clochers et de clôre leurs cimetières. Voilà bien une preuve évidente que l'hérésie est toujours prête à entrer en fureur contre quiconque veut l'obliger à rester conséquente à elle-même. Le Gouvernement, au reste, ne s'opposait à ces innovations, à ces constructions religieuses, que parce que, dans les guerres civiles de cette époque, les rebelles s'en seraient servis comme de forteresses (4).

Les premiers cimetières murés qui furent tolérés, ce sont ceux de Rora, du Villar et de La-Tour, vers l'an 1730. Maintenant que les dangers ont disparu, et que les Vaudois ont changé de doctrine sur cette matière (5), on ne

(4) Voyez l'Édit de 1618, et nombre d'autres.

(5) Outre les *anciens écrivains*, les *Mémoires* des Vaudois aux Ducs de Savoie, et leur *Lettre* à Æcolampade, lisez les *Recherches historiques sur la véritable origine des Vaudois* par l'Évêque de Pignerol, pour voir combien les dogmes de la secte Vaudoise ont varié, depuis son origine jusqu'à nos jours. Ce fut surtout dans le XVIe siècle qu'elle changea de doctrine, en adoptant les dogmes des Calvinistes, afin de

Digitized by Google

voit plus de cimetières qui ne soient clos de murailles. Tel était celui vers lequel s'acheminait le convoi de la défunte.

Les personnes qui formaient ce cortége funèbre, ne croyaient pas que *ce soit une chose sainte et salutaire de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés* (6), quoique cette pieuse croyance existât déjà du temps des Hébreux, et que Jésus-Christ ne l'ait point désapprouvée. Elles avançaient vers le cimitière, occupées, comme nous l'avons vu, de tout autre chose que de l'âme de la pauvre défunte. Cependant, elle pouvait peut-être se trouver du nombre de celles dont il est parlé dans S. Paul (7), et qui *doivent passer comme par le feu.* Mais qu'importait à la foule insouciante? Les Vaudois nient l'existence du purgatoire; et cela leur suffit, comme s'il suffisait de le nier pour l'anéantir.

A part le crêpe noir flottant sur la tête de chaque personne il aurait été difficile de deviner

pouvoir en obtenir en même temps des secours et des armes contre leurs Souverains, les Ducs de Savoie.

(6) *Livre 2 des Machab.*, c. XII.

(7) *Ép. 1 aux Cor.* c. III.

Digitized by Google

si cette foule assistait à une sépulture chrétienne, ou à une fête populaire, ou si elle allait à un travail de corvée publique. La liturgie Vaudoise prescrit bien, en pareille circonstance, de réciter quelques psaumes et quelques prières; mais la grande différence qui existe entre la première et la seconde édition de cette Liturgie, fait qu'on ne sait à laquelle s'en tenir. On n'en suit donc aucune: c'est plus court et plus commode (8). D'ailleurs, pourquoi prescrire des prières, quand on les croit inutiles?

Le convoi funèbre composé de trois ou quatre cents personnes était entré dans l'enceinte du cimetière. Alors arriva gravement *Monsieur*, en toge noire, rabat blanc, et chapeau sur la tête. Les

(8) Les Vaudois n'ont pas eu de Liturgie propre jusqu'en 1837, époque où ils en firent imprimer une à Édimbourg. Pour ce qui regarde les morts, il n'y a rien dans le corps de la liturgie. On trouve à la fin quelques psaumes, quelques prières; puis on finit par le *Kyrie eleison*, le *Pater noster*, et l'*Oremus*. Ce rit composé peut-être sous l'influence de l'Anglicanisme, et trop semblable à celui des Catholiques, deplaisait aux Pasteurs des Vallées. C'est ce qui fit que, dans la réimpression de cette Liturgie à Lausanne en 1832, on changea tout cet article de l'édition d'Édimbourg relatif à la sépulture des morts.

Vaudois, par antonomase, appellent aujourd'hui *Messieurs* ceux qu'ils nommaient autrefois *Barbes* (9). Ce sont ceux qui remplissent l'office de prêtre, sans avoir recu ni mission (10), ni autorité, quoique, pour mieux en imposer aux simples et aux ignorants, l'on se soit mis, depuis quelque temps, à faire dans le temple une cérémonie assez curieuse pour des protestants qu'on appelle *Consécration des nouveaux Pasteurs* (11).

Après l'arrivée du Ministre, on descendit la défunte dans la tombe. Alors chacun se découvrit, et *Monsieur* commença un discours pathétique sur la mortalité de l'homme, sur les espérances d'une vie à venir, sur les vertus qui ornaient ou qui devaient orner la défunte. Il va sans dire qu'il fit sonner bien haut *sa constance à résister*

(9) C'est du mot *Barbe* que leur est venu le surnom de *Barbets*.

(10) Le Ministre Gilles, *Hist. des Églises Réf.*, c. I, avoue lui-même franchement que les Ministres Vaudois n'ont point de mission. Même aveu de la part des Ministres dans leur lettre à Æcolampade.

(11) Si la *Consécration* n'est pas un sacrement, ni un moyen de communiquer la mission divine, est-elle autre chose qu'une pure *comédie*?

courageusement à certains assauts, à certaines embûches, à un certain machiavélisme, sur lesquels il ne s'expliqua pas bien clairement, et jeta un voile mystérieuse, pour laisser à penser à ses nombreux auditeurs... et qui sait combien de choses!... Le discours achevé, l'assemblée se retira avec les remercîments des frères de Judith.

Parmi les mille propos de la foule qui s'en revenait, il en est un qui regarde notre sujet et que nous ne voulons pas passer sous silence. Un des assistants reposant des regards émerveillés sur un de ses voisins: — Hem! lui dit-il, quel homme c'est que *Monsieur*!... quel discours! c'est ça qui s'appelle un discours! Tiens, le cimetière est grand, très-grand, et cependant on l'entend de partout!... Quel homme!

— Comme il s'explique bien, n'est-ce pas? ajouta son compagnon. Mais as-tu bien compris, toi, ce qu'il disait sur certains traits, arrivés à la pauvre morte?... sur son courage!... puis sur je ne sais quoi!...

Et un tiers, se mettant de la partie, dit aux deux autres:—Comment? vous autres, vous ne savez encore rien de tout ce qui est arrivé!... C'est que le Curé est allé assayer de lui faire *viré la ciausa* (c'est-à-dire de la gagner et de la convertir). Mais, c'est elle qui a su lui relever la

renégate, pour s'excuser, va conter la chose tout autrement, tout différemment. Oui, tenez, je parie tout ce que vous voudrez, qu'elle aura le méchant courage de calomnier sa mère, et de rejeter tous les torts sur ses frères, en les accusant de l'avoir tyrannisée pour l'empêcher de *viré la ciausa*. Mais ne croyez rien de tout ça. Je sais, moi, comment la chose s'est passée, et je vais vous le dire: la mère, en bonne protestante, a toujours résisté avec intrépidité aux bavarderies du Curé, et a fait bonne justice de toutes les belles histoires qu'il s'était permis de venir lui conter.

— Il espérait accrocher là quelques chandelles, reprit un collégien déjà bien enfariné; mais, pour cette fois, il n'a pas pu s'engraisser avec les os de la défunte. Ah! quel vilain métier, que celui de ces Prêtres qui spéculent sur tout, et jusque sur la mort. N'est-ce pas honteux? tout est tariffé chez eux: messes, mariages, sépultures, extraits de décès ou de naissance. Le grand Voltaire n'aurait pas pu dire de nous, ce qu'il dit des catholiques:

« Tout le monde en naissant doit à la Sacristie;
Il faut payer l'entrée et payer la sortie.
Enfin tous les Pasteurs, par un fatal accord,
Trouvent de quoi gagner, à la vie, à la mort. »

A ces mots solennels, le petit comité partit d'un gros éclat de rire. Un seul garda le sérieux, et, après cette explosion de gaité, il eut le courage de parler ainsi :

—Écoutez, mes amis : pour moi, je ne trouve rien d'inconvenant à ce qu'un Curé gagne de quoi vivre, en percevant des honoraires pour quelques-unes de ses fonctions. Le Secrétaire de la Commune ne retire-t-il pas aussi une taxe pour les livrets, les certificats, les extraits de cadastre, comme pour ses vacations, etc...? Chacun vit de son métier. Et puis c'est la Bible qui parle : ***Celui qui sert à l'autel, doit vivre de l'autel*** (12). Et si nous en venons à nos Ministres ; ils touchent bien par-ci, par-là, quelque casuel, si je ne me trompe, pour certaines fonctions.

—C'est juste, répondit l'un d'eux ; mais, malgré ça, nous n'avons pas la bourse à la main pour chacun de leurs actes.

— D'accord ; mais maintenant, qu'on paie en détail, ou une fois pour toutes, cela revient au même. Il faut toujours payer ; car celui qui doit maintenir deux bras qui travaillent, doit aussi nourrir une bouche qui mange.

Un autre prend la parole :

(12) *Ep.* 1 *aux Cor.* c. IX, v. 13.

Digitized by Google

— J'ai ri avec vous autres, dit-il, des vers de Voltaire; mais, pour parler franchement, je crois que si nous payions nos Pasteurs pour chaque office, nous serions certainement servis avec plus de ponctualité, et *Monsieur* ne m'aurait pas refusé, l'autre jour, un extrait de baptême.

— Oh! oh! qu'est-ce qu'on dit? s'écrièrent alors plusieurs voix ensemble.

Mais l'autre continua.—Oui, c'est la pure vérité: *Monsieur* refusa de me le donner, parce que je ne voulus pas lui dire ce que j'en voulais faire (13). C'est une indignité; car nos Ministres ne sont-ils pas les gardiens de ces registres, au nom du Roi? Ils sont Officiers publics, et ils doivent servir le public, sans prétendre se mêler des affaires des autres. Pour l'obliger à me servir, je lui citai l'exemple du Curé catholique. Savez-vous-

(13) Un catholique ayant demandé un extrait de Baptême au Pasteur de....., en 1844, celui-ci répondit tout uniment par lettre, qu'il n'expédiait pas des extraits de ce genre aux catholiques, sans en être requis par l'Autorité civile (le Juge); et que les Pasteurs pouvaient les refuser aux Vaudois eux-mêmes, quand il ne leur constait pas de l'usage qu'ils voulaient en faire. La raison donnée de vive voix fut que les Pasteurs ne retirent aucun émolument pour ces extraits.

ce qu'il me répondit? Il me dit que *les Curés se faisaient payer*. Mais, que nos *Ministres* prennent aussi nos dix sols, s'ils le veulent; au moins nous serons servis.

C'est ainsi qu'en causant sur l'évènement du jour, et sur ce qui s'y rapportait, chacun s'en retourna chez soi, les uns d'un côté, les autres de l'autre. Ceux qui étaient venus de loin, ne pouvant plus, par l'heure qu'il était, retourner de jour chez eux, se réunirent de nouveau dans la maison de la défunte. Les parents et les amis de l'endroit en firent autant, pour clôre la journée par un bon souper.

Il y a déjà quelques moments que nous n'avons plus parlé de Judith. Renfermée dans sa chambre, la pauvre fille mêlait ses larmes à ses ardentes prières. Éplorée, mais saintement résignée à la volonté de Dieu, elle fuyait le tumulte et le bruit. Ceux qui étaient revenus à la maison offraient une scène bien différente: les frères de Judith qui n'avaient pas beaucoup de peine à se consoler, faisaient aux convives les honneurs de la maison, et ceux-ci, à leur tour, moins inconsolables encore et bons convives d'ailleurs, faisaient honneur aux plats et aux bouteilles. Quelques bonnes rasades d'un petit vin fumeux dilatant leur sensibilité, lui inspiraient, par

moments, quelques soupirs, quelques paroles de regret, qui se perdaient bientôt dans un étourdissant brouhaha. On revenait avec plaisir, dans ces moments, sur les éloges que méritait la *constance de la défunte dans sa foi.* On se flattait de l'avoir enterrée au Cimetière Vaudois, à la barbe du Curé, etc. On continua ainsi jusqu'à une heure assez avancée de la nuit (14). Alors les étrangers, dont les uns étaient logés à la maison, et les autres chez les voisins, allèrent se reposer. Ceux du pays sortirent aussi, pour regagner leurs foyers. Mais échauffés par le vin, et presque tous dans l'ardeur de la jeunesse, ils marchent en caravane, peu disposés à se séparer, et à échanger leur grossière et bruyante gaité, contre le morne silence d'un lit. Sur la route, tantôt ce sont de gros éclats de rire, tantôt, des clameurs retentissantes, qui réveillent les échos endormis des rochers d'alentour; tantôt ce sont des sifflements étourdissants, tantôt, de

(14) Béattie parlant, dans les *Vallées Vaudoises Pittoresques*, de ce qui se pratique à l'occasion des sépultures des Vaudois, après avoir dit « qu'une grande outre remplie de vin est portée sur le tombeau du défunt », ajoute « que la cérémonie se termine dans la maison par une vraie bacchanale où le chagrin fait place à la gaité et à la folie. »

Digitized by Google

joyeuses chansons. Existe-t-il le long de leur chemin, serpentant à mi-mont, quelque lourde masse de pierre, quelque mur à gros blocs en guise de parapets, halte-là! troupe joyeuse: et les lourdes masses de pierre, et les gros blocs des murs roulent dans les précipices et se brisent avec éclats contre les rochers qui bordent le torrent; un bruit semblable au bruit de canon, grossi par les échos, remplit la Vallée.

Mais voici quelque chose de plus sérieux, au sujet de cette pieuse caravane: à une certaine distance de la maison du départ, s'élevait une modeste croix de bois, plantée par les catholiques au même endroit où il en existait une très-ancienne qui avait été abattue dans ces jours de triste mémoire, où les Vaudois déclarés *dignes d'égards* par la *Commission exécutive du Piémont*, faisaient preuve de grande tolérance, en anéantissant les symboles du *Papisme*. Cette humble et innocente croix était là, sur le bord du chemin, depuis une trentaine d'années, et semblait dire au passant : souviens-toi de celui qui mourut sur la croix pour tes péchés. Le catholique passait, et par respect s'inclinait pieusement devant elle. Son aspect lui inspirait souvent une pensée salutaire, ou quelque consolation dans ses misères. Le Vaudois passait aussi, et habitué à

voir cette pauvre croix, il allait son chemin sans en être gêné pour ses calculs ou ses réflexions, s'il était seul, ni pour ses causeries, s'il voyageait en compagnie.

Chaque année, les catholiques, précédés du Curé en surplis et en étole, venaient en procession jusqu'à cette croix, au chant des Litanies des Saints (15). Arrivé aux pieds de la croix, le Curé adressait à Dieu de ferventes prières, et appelait les bénédictions du Ciel et sur les biens des catholiques, et sur ceux des Vaudois.

La destination de cette croix était donc bien pacifique. A peine cependant fut-elle aperçue par un des membres de cette bande nocturne, qu'il s'écria: — « Le voilà, oui, le voilà le Dieu de Judith! »

Et un autre d'ajouter: — au lieu de rester planté là, il aurait bien mieux fait de servir à faire cuire le chapon à moitié cru qu'on nous a donné ce soir.

(15) Aux *Rogations*, on chante les Litanies des Saints, et, après le nom de chaque Saint, on répète: *Ora pro nobis; Priez pour nous.* Cela est conforme à l'enseignement du Catéchisme catholique qui dit que « les Saints ne se prient point comme Dieu, mais, comme les amis de Dieu, afin qu'ils intercèdent pour nous ». *Part.* II. *Leçon* V.

Digitized by Google

— Faut-il l'arracher? dit une autre voix.

Plusieurs: — Non, non, n'y touchez pas.

—Le bois de la croix brûle les mains qui le touchent, dit alors le plus âgé de la bande. Le siècle d'aujourd'hui, vous le savez bien, c'est le siècle des Prêtres. De la prudence, mes amis, de la prudence!

— De la prudence! puis encore les Prêtres en avant! reprit celui qui avait proposé d'abattre ce signe du Chrétien; et il s'approcha de la croix d'un air résolu, disant:

— Mon petit ami, les Prêtres ne veulent pas que nous te touchions!... Ah! ah! ils ne veulent pas!... Et, chaque fois qu'il répétait cette grossière moquerie, d'un grand coup d'épaule il ébranlait la croix, et la troupe de rire aux éclats et d'abonder en basses et outrageantes railleries. Enfin, après bien des plaisanteries et bien des blasphèmes, la victoire est restée à l'intrépide lutteur. La croix, ce signe auguste de la rédemption du monde, fut trouvée le lendemain, gisante dans la poussière, brisée en deux tronçons, comme un cadavre mutilé sur un champ de bataille

Heureusement! près du théatre de cette lutte, ne se trouvait point quelqu'un de ces petits oratoires ornés d'images de Saints, qu'on voit si fréquemment dans le voisinage des Vallées

Vaudoises; car, dans l'enthousiasme de leur ferveur iconoclaste, ces fanatiques n'auraient pas manqué de le visiter, non pour y gagner des indulgences, mais pour arracher les yeux des Saints et des Saintes qui y auraient été représentés, ou tout au moins pour les couvrir de boue, selon leur *pieuse* et vieille habitude (16). Mais aucun oratoire n'existait dans les environs: les 11/12 des terres et du commerce se trouvant entre les mains des Vaudois, les catholiques des Vallées sont trop pauvres pour pouvoir, comme les catholiques du voisinage, manifester leur piété par l'érection de ces sortes de monuments religieux, qui ne sont pas d'ailleurs d'une indispensable nécessité.

La bande joyeuse, après avoir célébré le triomphe du lutteur par des chants d'allégresse et de bruyantes huées, continua jusqu'à l'aube du jour à fêter à sa manière les funérailles de la défunte; puis chacun regagna sa maison.

David n'était point de cette bande. Aimant Judith d'un amour sincère, il partageait sa douleur; et

(16) Ce fait est arrivé une nuit d'hiver de ces années dernières. La croix fut abattue, et de grands dégats furent occasionnés aux murs dont il s'agit. Quant à l'usage d'arracher les yeux aux images des oratoires et de les couvrir de boue, rien de plus commun.

au moment peut-être où ses compagnons rentraient chez eux, il sortait de sa maison paternelle, triste, abattu, pour venir chez la pauvre Judith, où tout était de nouveau en confusion.

Le jour précédent, nous n'avons point vu paraître au convoi funèbre de la mère une belle-sœur de Judith. Dans un état de grossesse bien avancée, elle gardait le lit. Quelle qu'en ait été la cause, ses couches furent précipitées; et lorsque David arriva, elle venait de mettre au jour un enfant. La mère et l'enfant étaient en danger de mort. La mère, Vaudoise de vieille trempe, était encore du nombre de celles qui croient à la nécessité du baptême; aussi était-elle inquiète et tourmentée, moins à cause d'elle-même, qu'à cause de son nouveau-né; tant elle craignait qu'il ne vînt à mourir sans baptême!

Les mères catholiques ont un remède facile contre cette crainte. En cas de nécessité, toute personne présente peut baptiser; mais chez les Vaudois, il n'en est pas ainsi. Cette fonction appartient exclusivement au Ministre. Dans le cas présent, il n'y avait donc pas d'autre expédient à prendre, que d'envoyer quelqu'un en toute hâte chez le Ministre, pour le prier de vouloir bien se rendre à la maison, afin de réciter sur la mère les prières prescrites, et de baptiser l'enfant.

David, à la jambe leste, se charge de la commission. Il part, vole, et en peu de temps le voilà chez le Ministre. Il se levait; et madame l'attendait déjà avec sa petite famille pour déjeûner. Malgré cela, David est introduit, et expose humblement à *Monsieur* le sujet de sa mission. Cělui-ci lui répondit d'une manière pleine de bienveillance; (car il faut l'avouer, ces Messieurs en général font preuve de politesse et de bon ton). Mais toutes ces gracieuses paroles signifiaient, en substance, qu'il ne voulait pas se déranger pour si peu de chose; qu'il avait à déjeûner, puis à arranger quelques affaires de famille, puis... je ne sais quoi encore. En finale, la conclusion fut qu'il ne voulait pas aller baptiser cet enfant.

David renouvelle ses instances:—mais, dit-il, et l'enfant?

—L'enfant? répondit le Ministre, vous l'apporterez dimanche à l'église, comme c'est prescrit par le Synode.

—S'il vient à mourir?...

— Nous l'ensevelirons près de sa grand'mère.

— Bon: et le baptême?... La mère pleure, et tremble qu'il ne meure sans baptême!

— Le baptême, pauvre vous, n'est point né-

cessaire. Quel mal a pu faire un enfant qui vient de naître, pour avoir besoin des Sacrements?

— Monsieur, ce n'est pas moi qui veux vous en apprendre; mais n'y a-t-il pas le péché *originel* dans les enfants?

— Lisez bien votre catéchisme, mon ami, lisez-le tout entier, et vous verrez s'il parle le moins du monde de ce péché.

— Il me semble qu'il est indiqué clairement dans la *Profession de foi*. Ainsi, je vous en prie, Monsieur, montez avec moi; venez consoler une mère qui est si en peine!

—J'en suis fâché, mais je ne le puis; et puis je n'y suis pas obligé. Le Synode est clair: il dit que le *Baptême ne doit s'administrer que les jours de fêtes, dans l'assemblée des fidèles; et qu'en cas de nécessité le Pasteur peut aller l'administrer dans les maisons particulières*; mais il ne dit pas qu'il y soit obligé (17).

— Permettez au moins à quelqu'un autre de l'administrer à votre place.

—Oh, pour ceci, c'est impossible!.. impossible!..

(17) « Le Baptême est administré dans le temple, à l'heure où se célèbre le service divin, sauf les cas urgents de maladie, dans lesquels il *pourrait être* administré dans les maisons ». *Synode de* 1839, n. 174.

je ne le puis. Le Synode déclare le baptême *nul*, s'il est conféré par tout autre que le Pasteur. Je ne parle pas même ici des peines portées contre les laïques qui auraient l'audacieuse témérité d'oser baptiser (18).

— Mais alors, venez-y vous-même, Monsieur.

— Je ne le puis pas, je vous l'ai déjà dit.

— Bon Dieu ! et si l'enfant vient à se perdre !

— C'est bon, là, c'est bon ; allez en paix, et dites à la mère qu'elle se tranquillise, et que les enfants sont innocents (19). Cela dit, *Monsieur* planta là David, et alla se restaurer avec sa famille. Grand bien lui fasse !...

Imaginez maintenant dans quel état dut être ce pauvre David, qui jusqu'alors avait toujours cru que les enfants naissent avec le péché originel ; lui, qui se rappelait fort bien d'avoir étudié, dans son bas âge, dans la *Profession de foi*,

(18) Le *Synode* de 1839, n. 171, parlant du Baptême, du mariage, etc., dit: « ils ne peuvent se célébrer que par des personnes qui ont reçu l'imposition des mains, sous peine de nullité » ; et n. 172: « Tout individu non consacré qui se permettrait de les célébrer, sera passible des mesures que la Table pourra prendre contre un tel fait ».

(19) Réponse faite naguères par le Pasteur de.....

que le baptême est le moyen établi par Jésus-Christ, pour purifier nos âmes de ce péché (20); lui, qui, le matin même, avait entendu la mère de l'enfant répéter à la maison ces paroles du Christ: « Celui qui n'est pas rené par le moyen de l'eau, ne peut se sauver (21). » — Ah! les beaux Pasteurs, murmurait-il en lui-même en s'en allant, les beaux Pasteurs! Pour les honneurs, oui, ça leur va bien; mais faut-il se gêner un peu; oh! oh! c'est autre chose!... Les grandes affaires qu'il a donc notre Monsieur... Le déjeûner!... parbleu! moi aussi je suis encore à jeûn, et pourtant j'ai déjà joliment trotté ce matin, pour sauver ce pauvre petit, et encore que je n'y suis point obligé, moi; mais, lui! lui qui est pasteur!... payé par le Roi! et puis encore repayé par Monsieur le *Colonel*! pour nous servir tous; non: lui ne veut pas se déranger, il ne veut pas venir. Qu'une âme se perde! ça ne lui fait rien! Quelle vergogne! .. Je parie que le Curé viendrait, lui. Oh! oui; car combien de fois ne l'ai je pas vu, ce pauvre Curé, de jour, de nuit, quand il gèle à fendre les pierres, quand il neige, quand il pleut,

(20) *Profession de foi* de 1655, n. 10 et 29.

(21) *S. Jean*, c. III, v. 5.

partir de chez lui, sa petite lanterne à la main, pour aller voir les malades. Au fond, Judith n'a pas eu tous les torts de se mettre du côté des Prêtres. Ah! Judith!... Judith!... elle nous donne bien de bonnes raisons, va. Tiens, parbleu! je veux en faire autant qu'elle. Vous ne me ferez plus la grimace alors, ma chère Judith. C'est vrai que cette nigaude a perdu sa dot, en la laissant à son frère Jean, ce gros avare-là. Mais, n'importe. C'est son bon cœur qui lui a fait faire cette sottise-là; et depuis que je me rappelle, j'ai entendu dire que la vertu et le bon cœur, dans une femme, valent plus qu'un trésor. Et puis, grâces à Dieu, j'ai encore quelque chose de chez moi. Nous pourrons bien nous en tirer tout de même, sans avoir à dépendre de ses mauvais sujets de frères. Quelle canaille c'est çà! N'ont-ils pas, ces malheureux-là! fait désespérer leur mère, jusqu'au moment où elle avait l'âme qui s'en allait. Non, non, un brave garçon ne fait jamais ça envers une mère, et surtout une mère qui est là pour mourir dans un moment.

Tels sont les discours et les réflexions de David en sortant de la maison du Ministre. Tout occupé de ces idées, il prend les sentiers les plus courts, et regagne la maison de Judith. La mère paraissait avoir repris un peu de force;

mais l'enfant se mourait dans les bras de Judith qui le baptisa en secret. David rend compte du peu de succès de sa mission auprès du Ministre, prend ensuite Judith à part, et s'entretient long-temps avec elle. Depuis ce jour, il devint grave, soucieux, pensif; il arrangea ses affaires en bon ordre, et un beau moment il disparut du pays. On fut à sa recherche pendant quelque temps. Puis le bruit se répandit qu'il était à l'Hospice des Catéchumènes (22).

Dans cette malheureuse circonstance, Judith avait assisté sa belle sœur avec toute l'affection d'un bon cœur. Elle avait eu pour elle les soins

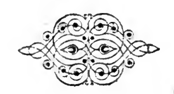
(22) Quelque temps après, l'*Espérance* ou un autre journal protestant de l'étranger, organe officieux des Vaudois, annonçait au public que l'*astuce* et la *violence* du Clergé Romain venaient d'arracher impitoyablement *un enfant en bas âge* (très-souvent on dit un *orphelin*, ou un *enfant délaissé*) à l'amour et à la tendresse de ses parents. Venait ensuite le mensonge de commande sur la pauvreté supposée des Vaudois et sur leurs prétendues persécutions, afin d'apitoyer sur leur sort le cœur des Crésus protestants, et d'obtenir quelques généreuses aumônes pour l'*Église évangélique des Vallées*. Voyez le *Courrier des Alpes*, 17 septembre 1844; on y fait bonne justice de ces impudents mensonges touchant la *pauvreté* des Vaudois et les *enlèvements d'enfants*, etc.

les plus tendres et les plus aimables. La belle-sœur cependant se plaignit de l'officieuse Judith et éleva quelques doutes sur les marques de son attachement pour elle, parce que, à l'heure de son pénible enfantement, elle s'était retirée à l'écart, et l'avait confiée aux mains de quelques femmes mariées. Plaintes bien injustes! car Judith, catholique et fille encore, avait compris combien il eût été inconvenant et immoral de rester présente. Mais ce sentiment de délicatesse et de pudeur virginale est rare dans la population Vaudoise, si tant est même qu'on puisse jamais le rencontrer; puisqu'on voit, chez les Vaudois, chose dont aurait rougi le paganisme! les filles, les jeunes filles assister, tranquilles et éhontées, aux travaux le plus délicats de l'enfantement, et jusqu'à ceux de leurs propres mères (23)!!!

A part cette circonstance, la bonne Judith n'abandonna pas un instant sa belle-sœur, jusqu'à son parfait rétablissement. Alors elle retourna

(23) Ceci arrive assez souvent dans les Vallées. Les Vaudois devraient se souvenir des malédictions lancées par Noé contre Cham, son propre fils. Mais, à quoi bon recourir aux Patriarches? puisqu'il est de fait que les Romains mêmes défendaient à leurs fils et à leur gendres, d'entrer dans le même bain que leur père ou leur beau-père.

auprès de sa maîtresse dont elle avait pris congé pour quelque temps, à l'occasion de la maladie qui emporta sa mère, et elle y resta jusqu'à l'abjuration de David. Ce bon jeune homme entré brave garçon à l'Hospice des Catéchumènes, en sortit plus estimable encore, après avoir renoncé aux erreurs de sa secte et embrassé la religion catholique; il épousa alors la vertueuse Judith avec la ferme protestation d'être à jamais un mari fidèle et un père plein de tendresse et d'amour.



Digitized by Google



ÉPILOGUE.

Je ne doute point que la plupart de mes lecteurs ne soient singulièrement étonnés, en voyant encore, de nos jours, des mœurs si étranges sous le beau ciel de l'Italie. Les Vaudois, sans doute piqués au vif de la publicité que je viens de leur donner, ne manqueront pas de crier à la calomnie, et de m'accuser d'avoir voulu dénigrer toute la secte en recueillant quelques faits isolés. Ils ne manqueront pas d'ajouter que celui qui voudrait présenter une esquisse de tous les désordres qui ont lieu chez les catholiques, en formerait un tableau plus dégoûtant que les *Mystères de Paris* ou les *Romans* de Balzac.

Vous avez raison, Messieurs, leur dirai-je; cela est vrai: le nom de catholique, séparé de la profession du catholicisme, n'empêche pas de tomber dans des écarts. Et si quelqu'un d'entre vous, par des critiques ou autrement, pouvait réussir à corriger les mauvais catholiques, et à les faire rougir de leurs vices, soyez persuadés que le Clergé catholique lui en saurait bon gré. Il gémit lui-même profondément sur tous ces désordres, et travaille de toute la puissance de ses forces, et de toute l'ardeur de son zèle à les faire cesser. Ainsi, toutes choses égales d'ailleurs, les Vaudois et surtout les Pasteurs doivent me savoir gré d'avoir travaillé à corriger par ce petit écrit les abus et les désordres par trop criants que j'ai signalés. Ils doivent me remercier; s'il ne s'agit que de désordres, que de faits isolés, qu'ils improuvent eux-mêmes et qu'ils tâchent de corriger dans leurs *prêches*; mais, s'il arrivait au contraire que ces mêmes abus et ces mêmes désordres trouvassent un appui dans le silence, sinon dans l'approbation de ceux mêmes qui devraient par leur charge travailler à les extirper, alors il ne leur resterait plus qu'à se taire, à en rougir et à nous laisser dire avec autant de vérité que de justesse: *Voilà les mœurs des Vaudois.*

HAG 2012719

Table des Chapitres.

CHAPITRE I.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

Digitized by Google

ERRATA.

Page 31,	ligne 12	*plutôt que,*	lisez	*plutôt que de.*
— 75,	— 25	*ne manifeste,*	—	*ne se manifeste.*
— 79,	— 1	*la vérité,*	—	*la variété.*
— 120,	— 18	*plein,*	—	*pleine.*
— 128,	— 22	*lui,*	—	*leur.*

Digitized by Google

Digitized by Google

